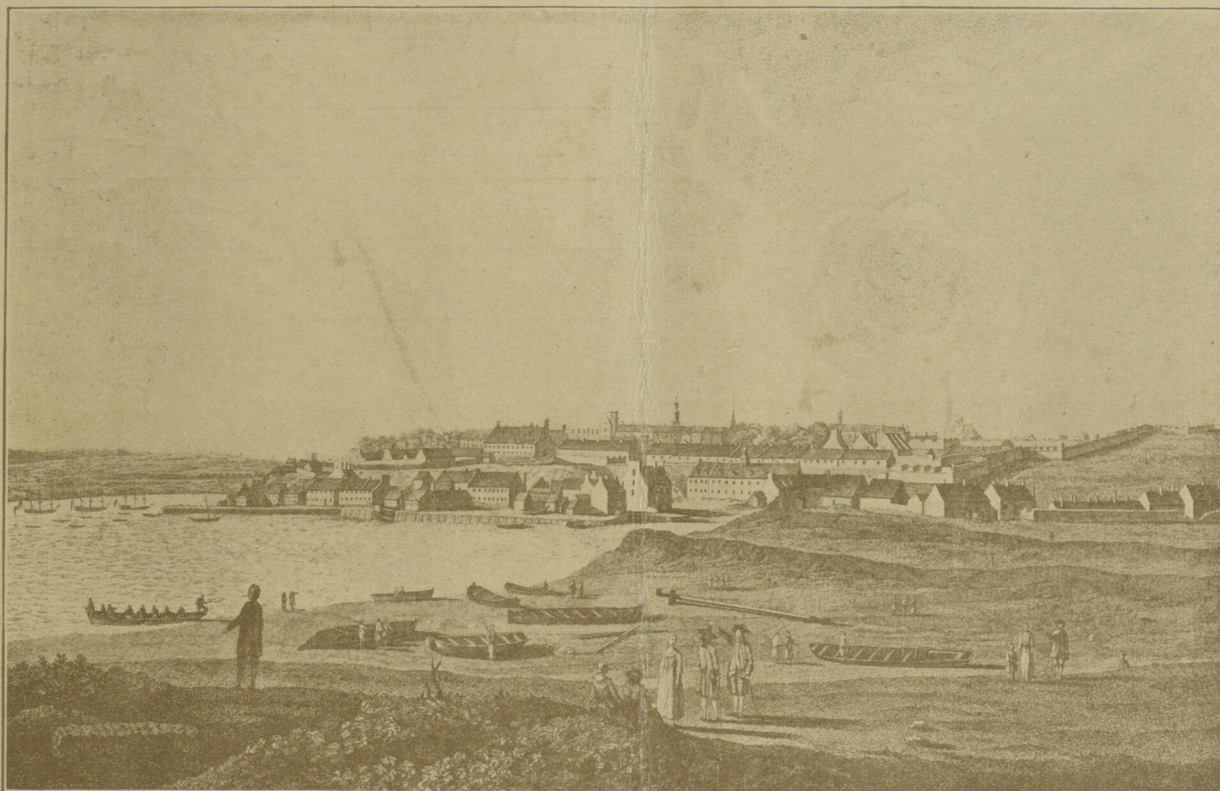


LE TERROIR

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

Au lendemain de la Conquête : Un coin du vieux Québec, en 1761.

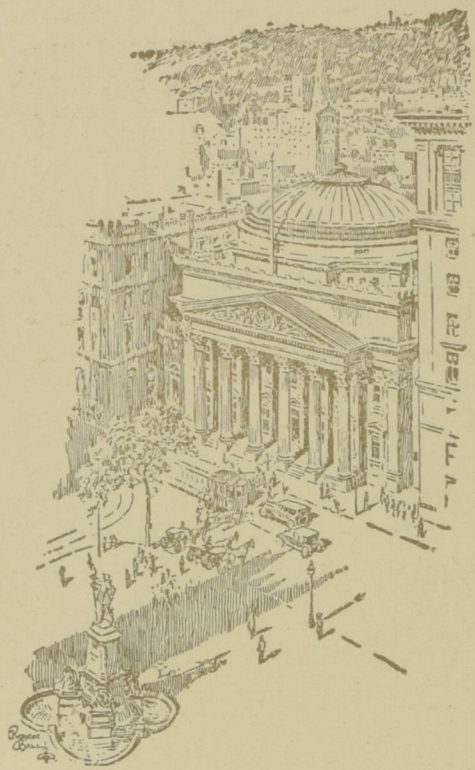


Cette lithographie représente la partie nord-ouest de la ville de Québec, prise de l'embouchure de la rivière Saint-Charles, d'après un dessin fait sur place par Richard Short, gravé par P. Benazech, publiée à Londres, sur ordre du Parlement, le 1er septembre 1761, et vendue par Thomas Jeffereys, au coin de la ruelle Saint-Martin. Cette gravure est l'une des plus rares et des plus complètes, faisant voir une partie de Québec. Au centre, l'on remarque le Palais de l'Intendant, surmonté d'un clocher en forme de coupole; à cet endroit s'élève aujourd'hui la Brasserie Boswell, où l'on conserve intactes les voûtes construites sous les ordres de l'intendant Talon, en 1668. Au-dessus du Palais de l'Intendant s'alignent les casernes militaires telles que complétées en 1745; sur la droite des casernes, se dirigeant vers l'ouest, se dressent les fortifications construites d'après les plans de l'ingénieur Chaussegros de Lery, en 1720. Les ruines de la basilique se distinguent au sommet du promontoire, par un clocher tronqué que l'on y remarque. A gauche de l'église, s'élève l'Hôtel-Dieu du Précieux-Sang, tel qu'on le voit encore aujourd'hui, moins, toutefois, l'aile qui fut construite il y a environ un quart de siècle. Le terrain vacant au premier plan de la gravure est depuis longtemps couvert de bâtisses et forme une partie du faubourg Saint-Roch, jadis dénommé La Vacherie.

Courtoisie de la "Telegraph Printing Co."

Organe de la Société des Arts, Sciences et Lettres de Québec.

PRIX: 25 SOUS L'EXEMPLAIRE



BANQUE DE MONTREAL

ETABLIE DEPUIS PLUS DE CENT ANS

DEPARTEMENT D'EPARGNE

La BANQUE DE MONTREAL a un département d'épargne dans chacune de ses succursales au Canada. Les clients y reçoivent l'intérêt sur tous leurs dépôts et aux taux les plus élevés. Des dépôts de \$1.00 en montant sont acceptés.

Crédit Foncier Franco-Canadien

AGENCE DE QUÉBEC

ARGENT

A

PRETER

sur Propriétés de ville et Terres en culture. Conditions spéciales pour prêts aux Fabriques, Institutions religieuses et Commissions Scolaires.

La Société ne charge AUCUNE COMMISSION. Ses taux d'INTERET sont BAS et son SYSTEME D'AMORTISSEMENT est reconnu comme étant LE PLUS AVANTAGEUX.

Pour renseignements, s'adresser aux bureaux de la Société.

96, RUE ST-PIERRE



QUEBEC

Vos yeux sont en sûreté sous mes soins.—J.-A. McCLURE, O.D., 109 rue St-Jean.

LE TERROIR

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

Adresse : LE TERROIR, Enreg., Case postale 366, QUEBEC.

Abonnement payable d'avance : \$2.00 par année.

Vol. V, No 1

QUEBEC

MAI 1924

SOMMAIRE

	Pages		Pages
Bienvenue, Damase Potvin.....	3	Nos Guides Historiques.....	16
Au Parnasse Canadien	5	Les Propos de l'Entr'acte, par Aimé Plamondon..	17
Au Soleil, L.-J. Doucet		Hier et Aujourd'hui, D. P.....	18
A mon grand-père, Jean-Paul Lessard.		Chez nos Membres.....	19
Lettre à des terrassiers, Marcel.		Page Féminine	20
L'Horloge, Alonzo Cinq-Mars.		Scène vue, La Féministe.	
La Société Royale du Canada, par l'abbé I. Caron.	6	Dans les tramways, Grain de Sel.	
L'Association des Auteurs Canadiens, par Alph.		Le Paysan de France, conférence par Geo.	
Désilets.....	7	Bouchard, (suite).....	21
La Société Historique du Canada, par G.-E.			
Marquis.....	8		
La Société des Arts, Sciences et Lettres, par le			
Dr P. H. Bédard.....	10		
L'Appel des Souvenirs (3e Prix du concours) par			
Damase Potvin.....	11		
Les précurseurs des monographies paroissiales aux			
Cantons de l'Est, par J.-D. Dufour.....	15		

GRAVURES ET PORTRAITS

La Société des Arts, Sciences et Lettres.....	2
M. Philippe Angers.....	9
M. Damase Potvin.....	11
La Mort de Montcalm.....	22

NOTRE REVUE

Avec la présente livraison, notre revue entre dans sa cinquième année d'existence. Elle a donc vécu quatre années dont l'une, nous l'avouons, avec des alternances de hauts et de bas assez inquiétants. Mais elle a tenu bon et, maintenant la voilà sur un terrain solide, sûr, résistant. Sa marche est désormais assurée... "Tant mieux! tant mieux!" entendons-nous crier tous ensemble, nos milliers d'abonnés. Et ils ont bien raison! Nous nous réjouissons également.

On a parlé quelque part, du miracle canadien-français. Eh bien, en voilà un miracle canadien-français: Publier pour \$2.00 par année seulement une revue de 48 pages, exclusivement de chez nous, n'ayant pour lecteurs et annonceurs que des gens de chez nous...

Il est vrai que les annonceurs de chez nous sont des gens très "chics" et que les lecteurs de chez nous sont des gens très "flushs"—pour employer de vieux termes français complètement tombés en désuétude aujourd'hui. Aussi, jusqu'à la fin de ses jours, l'admini-

stration du TERROIR ne cessera de remercier et ses lecteurs et ses annonceurs, les premiers consolant la rédaction et les seconds comblant de béatitude l'âme des administrateurs en même temps qu'ils font déborder de billets de banque leur massif coffre-fort.

Dans ces dispositions, nous serions donc en mesure d'édifier des projets magnifiques. Nous n'en ferons rien... pour le moment. Nous ne voulons pas procéder par promesses. Nous sommes pour les réalités et nous sommes heureux d'en signaler une; la nouvelle "mise en page" de notre revue, c'est-à-dire: les annonces ensemble, au commencement et à la fin; la matière par pages consécutives. Voilà une chose que l'on nous demande depuis longtemps et nous jugeons opportun le temps de nous rendre à ce désir de nos lecteurs. Quant aux autres améliorations, nos lecteurs les constateront par la suite.

Donc, tous ensemble: longue vie et prospérité au TERROIR!

LA SOCIÉTÉ DES ARTS, SCIENCES ET LETTRES

1917-1924



Les causeries du Samedi.



Les Conférences publiques.



V. G. MARQUIS,
2^e PRÉSIDENT 1917-19
TRÉSORIER.



M. J. ONÉSIMÉ GAGNON,
3^e PRÉSIDENT 1919-20
DIRECTEUR.



M. LE DOCTEUR P. H. BÉDARD,
PRÉSIDENT 1923-24.



M. GUSTAVE
C. PICHE,
5^e PRÉSIDENT 1921-22
DIRECTEUR.



M. GEORGES MÉRISSET,
1^{er} PRÉSIDENT 1917-18,
SECRETARE
CORRESPONDANT.



M. THEO. PAQUET,
4^e PRÉSIDENT,
1920-21,
DIRECTEUR.



M. le Commandeur
C. J. MASNAN,
6^e PRÉSIDENT 1922-23
DIRECTEUR.



MALONZO CINO MARI,
DIRECTEUR,
1923-24.



M. NARCISSE
SAVOIE,
1^{er} VICE PRÉSIDENT
1923-24.



M. ALPHONSE
DESILETS,
2^e VICE PRÉSIDENT
1923-24.



M. RAOUL
DIONNE,
DIRECTEUR 1923-24.



M. le Chevalier
CORRIVEAU,
DIRECTEUR 1923-24.



M. JOS S. BLAIS,
DIRECTEUR 1923-24.



M. IVAN VALLEE,
DIRECTEUR 1923-24.



M. ANTONIO LANGLAIS,
AVISEUR-LEGAL
1923-24.



M. DAMASE POTVIN,
DIRECTEUR,
SECRETARE ARCHIVIS
TE DE LA SOCIÉTÉ DE
PLUS LA FONDATION ET
SECRETARE DE LA
REDACTION DU
TERROIR.



LE TERROIR
REVUE MENSUELLE FONDÉE EN 1918.



FRIGÉ A
PERIBONKA
EN SEPTEMBRE
1919
Hommage
de la Société
des Arts, Sciences
et Lettres.



LE SALON DU TERROIR. L'un des quatre salons organisés par la Société des Arts, Sciences et Lettres de Québec, au Palais Central de l'Exposition Provinciale de Québec. (Septembre 1923.)

L'ORGANE
DE LA SOCIÉTÉ
FONDÉ EN 1918.

OFFICIERS DE LA SOCIÉTÉ DES ARTS, SCIENCES ET LETTRES
DE QUÉBEC

BIENVENUE !

Nous sommes particulièrement heureux de souhaiter la bienvenue aux hommes de lettres et aux savants du Canada qui sont aujourd'hui dans nos vieux murs québécois.

Nous saluons tout spécialement les représentants de la Société Royale, de l'Association des Auteurs Canadiens et de la Société Historique du Canada qui ont choisi, cette année, Québec pour y tenir leurs assises annuelles. Leur visite nous fait honneur et nous les en remercions chaleureusement.

Nos visiteurs sont, ici, au berceau du pays; voilà trois siècles, Québec c'était tout le Canada. Puissent nos distingués visiteurs bien comprendre ce qu'a de patriotiquement significatif ce petit coin de la terre canadienne que foulent aujourd'hui leurs pieds, et à cause de sa vénérable origine, de sa touchante histoire, puissent-ils, le connaissant mieux, l'aimer comme nous l'aimons nous-mêmes.

Notre petite patrie, décidément, a pris, depuis quelques années, un essor réjouissant, et c'est par une voie de grande lumière qu'elle marche vers un autre âge, lequel, s'il n'est pas encore l'âge d'or, n'est plus celui du mystère humiliant dont on se plaisait à nous embuer.

Trop longtemps notre Canada français a été représenté par X dans le domaine des connaissances géographiques et économiques des Européens et des habitants d'outre-quarante-cinquième, et trop longtemps également, des préjugés et l'ignorance ont forcé nos voisins à nous tenir à distance quand le parti pris ne leur dictait pas la haine et le mépris pour nous.

Aux plus renseignés, alors, parmi ceux d'Europe et ceux aussi d'Amérique, ne parvenait de notre pays qu'un parfum de triste douceur fait de l'âcre senteur de la fumée des bois brûlés mêlée à celle des résineux. A l'évoquer, ils éprouvaient comme une impression d'immensité, de forêts sans limites, de fleuves énormes et lents; et ils sentaient avec des frissons les vents glacés du nord passer sur les hautes cimes des forêts vierges pour venir mourir dans des plaines de givre sans fin. Ils imaginaient les malheureux habitants de ce pays désolé, attachés à la terre ou à la forêt, doux, sales, humbles, tristes et résignés, vivant dans des cabanes aux quatre coins ornés de queues d'aronde, à l'écart les uns des autres, à l'orée des bois sombres dont la zone infinie servait encore d'arène aux chevauchées primitives des bêtes et des Peaux-Rouges tatoués et sanguinaires, dont les ancêtres étaient descendus des hautes terres ontariennes dans nos plaines et dans nos bois, comme en leur habitacle naturel.

Et c'est peut-être encore l'image qu'en certains milieux étrangers l'on se fait du Canada laurentien, de ce "pays de Québec"

*où se font les marsouins,
Où l'on entend gémir le huard, le pingouin,
Où juillet est brumeux, où dans la canicule,
On grelotte en plein jour ainsi qu'au crépuscule.
..... Où l'avoine périt; ..
Où la pauvre patate avec peine fleurit;
Où le vent du "nordet", douze mois dans l'année,
D'harmonieuses accords emplit la cheminée.*

Sans doute, elles sont encore immenses, profondes, pleines de mystères, les forêts laurentiennes, mais elles savent, à présent, faire vivre leurs gens puisque en une seule année, 1922, la valeur des bois de construction que l'on en a tirés, s'est élevée à \$86,422,728 et que les bêtes qu'elles abritent, encore que soient d'une sévérité que les chasseurs trouvent excessives, les lois

de protection du gibier, ont rapporté pour \$153,825 de riches fourrures que portent si fièrement les belles dames d'Europe et des Etats-Unis. Et n'ignore-t-on pas trop encore que tout à l'orée de ces riches forêts qui ont perdu, quoiqu'on dise, de leur sauvagerie, s'étendent de belles paroisses de 2,000 cultivateurs en moyenne et que le "lopin" qui appartient à quelques-uns de ces "habitants" vaut de \$30,000 à \$50,000; que ces paroisses, dont la plupart sont de fondation récente, sont reliées entre elles par de belles routes d'asphalte et que notre "territoire sauvage", enfin, compte, à l'heure qu'il est, 1300 municipalités comprenant 7,895 écoles que fréquentent 570,430 élèves recevant une éducation complète, la plupart du temps dans les deux langues officielles du pays?

Vrai, nous voilà un peu loin de la forêt vierge peuplée de Peaux-Rouges, de trappeurs, et que des milliers de pauvres hères—genre Samuel Chapdelaine—attaquent à coups de hache, leur vie durant, pour y trouver le morceau quotidien du pain noir arrosé des sueurs amères de la misère!

Que tombent donc, chaque année, davantage tous ces sots préjugés!

Et que, d'autre part, nos bien-intentionnés visiteurs comprennent bien, là, sur place, que nous avons des raisons profondément enracinées dans notre tuf autochtone, pour tenir particulièrement à notre système d'éducation, lequel, s'il n'a pas l'heur de leur plaire à tous, est de nature, dans notre esprit, à hâter l'heureux avènement pour tous d'une ère où fleurira, sur ce coin de terre d'Amérique, à l'égal de ceux qui sont restés attachés à l'arbre de là-bas, le rameau transplanté, voilà trois siècles, sur les rives laurentiennes.

Car c'est grâce à ce système d'éducation que se développeront davantage notre littérature, nos arts, l'une et les autres toujours nécessairement alimentés aux sources pures où l'arbre dont nous sommes détachés puise sa sève. Car, c'est grâce à la diffusion de plus en plus large de notre enseignement primaire à base de français, dans nos campagnes et tel qu'il est donné, et de l'enseignement supérieur comme on le cultive dans les villes, par l'emploi des classiques français, des méthodes françaises d'enseignement secondaire, que se formeront de mieux en mieux nos esprits, que s'affinera notre langue, que se développeront nos idées et notre savoir, que se formera le goût des lettres, des arts et des sciences, et que l'on créera, enfin, comme le disait naguère l'un des nôtres, l'abbé Camille Roy, de la Société Royale, "pour les générations nouvelles l'atmosphère qui manque encore, où il faut que les âmes respirent pour qu'elles vivent d'une forte vie intellectuelle."

En un mot, nous voulons continuer à vivre la vie que nous ont donnée ceux qui ont fondé ce pays et qui ont été vaincus en 1763; rien de plus, tout simplement, tout bonnement, sans faire tort à personne, sans rien révolutionner, laissant le voisin libre de ses actions, lui aidant même, dans la mesure de nos moyens, à pratiquer ce qu'il croit juste au bénéfice de sa langue et de sa foi.

Et voilà pourquoi, en terre québécoise, fleurit, sous tous ses aspects, et dans le sens le plus juste du mot, la sainte liberté; liberté de croyance, liberté de langue, liberté des institutions, liberté d'enseignement, liberté, enfin, de vivre sa vie selon ses origines ethniques.

C'est profondément imbus de ces sentiments que, derechef, nous souhaitons la bienvenue aux compatriotes les plus instruits des autres provinces et que nous saluons, tout particulièrement avec du cœur plein la poitrine, et aux lèvres, les plus sonores accents de la belle et vieille langue française, qui, Dieu merci, n'a pas, durant son séjour de trois siècles sur nos rives, dégénéré en l'affreux patois dont on cherche encore à perpétuer la légende... que nous saluons, disons-nous, les représentants en notre pays de la noble et fière nation britannique.

DAMASE POTVIN,

Secrétaire de la rédaction.

AU PARNASSE CANADIEN

AU SOLEIL

*Nous sommes tes bergers; des plaines aux coteaux,
Nous chanterons ton cours aux aubes pailletées,
Soleil, verse tes feux à grandes charretées,
Et mûris le bon grain des terrestres troupeaux.*

*De la main du bon Dieu de la joie est jetée
Sur la nappe des champs pleine de poudre d'or.
La brise fuit, murmure et la forêt s'endort,
Aux accords alternés d'une lyre enchantée.*

*Et nous, nous le savons, nous sommes des moissons,
Tout en puisant la vie aux fruits de tes javelles;
Et, quoique nous mangions, et bien que nous passions,*

*Nous ployons sous ta joie et les brises nouvelles,
Nous disant que la main qui sème dans le temps.
Est celle de l'auteur qui signe nos printemps!*

LOUIS-JOSEPH DOUCET.

(Extrait de "Au fil de l'heure".)

A MON GRAND-PÈRE

A feu le Docteur Alfred Morisset,
auteur de "Ce qu'il a chanté".

*Grand-père, qui dormez, là-bas, au cimetière,
Près de ce clair ruisseau dont le frais gazouillis
Redit encor les chants que vous avez cueillis
Pour les mêler aux mots de votre humble prière.*

*Grand-père, qu'autrefois une souffrance amère
Ramenait si souvent vers ces tombeaux vieillis
Pour épancher les pleurs de votre cœur jaillis,
Et qui vivez, depuis, dans la Grande Lumière,*

*A cette heure divine où dans la paix des bois
Monte le chant du merle, entendez-vous ma voix,
Et voire esprit errant rejoint-il ma pensée,*

*Oh! moi que vous n'aurez, hélas, jamais connu,
Moi, pour vous retrouver en ce monde inconnu,
Je touche tristement votre lyre brisée!*

Jean-Paul LESSARD, E.E.D. (1)

(1).—Jean-Paul Lessard est le fils du Dr Alphonse Lessard, directeur de l'Assistance Publique et surintendant de l'Hygiène Publique, qui a épousé Alfreda Morisset, fille de feu le Dr Alfred Morisset, de Sainte-Hénédiène de Dorchester, décédé en 1896. C'est le grand-père en question de Jean-Paul Lessard dont les vers ont été remarqués par la Société des Poètes de Québec fait maintenant partie de cette société.

LETTRE A DES TERRASSIERS (1)

*Enfants, ne touchez pas à ces nids que vos jeux
Trouvent dans les gazons ou le cœur des charmillles,
A ces œufs chauds encor, dont les tendres coquilles
Sont le berceau d'azur d'êtres harmonieux.*

*Ne touchez pas, oh non! à ces trésors si frêles,
Douce perles de l'herbe où l'espoir, la gaieté,
Pour vous, enfants, pour vous prenant bientôt des aîles,
Gazouilleront autour de vos plaisirs d'été.*

*Ah! près d'un nid, songez au chagrin d'une mère,
Vous qu'étreindra demain celle qui vous est chère.
Ah! le cœur maternel, fût-il un cœur d'oiseau,
Peut se briser, hélas! même au bord d'un berceau!*

*Ah! je pleure; ah! pensez que, pour elle, sa vie,
Son printemps, son azur, tout est là dans ce rien;
Que c'est pour ce trésor qu'il coule de son sein
Tant d'allègres ruisseaux d'ineffable harmonie.*

*Songez qu'elle va fuir au fond obscur des bois,
Loin des couplets joyeux d'oiseaux plus heureux qu'elle;
Et d'un rauque sanglot brisant sa triste voix,
Qu'elle mourra demain..... par votre main cruelle!*

*Enfants, épargnez donc ce nid que votre jeu
A trouvé par hasard loin des vertes charmillles.
Ah! grâce pour l'amour qui couve ces coquilles;
Grâce pour l'innocence et les oiseaux de Dieu.*

MARCEL

Chicoutimi, mai, 1924.

(1) En faisant une terrasse, MM. les Physiiciens du séminaire de Chicoutimi de 1923 avaient trouvé un nid dans lequel une mère pinson couvait ses œufs. Comme rançon des pauvres captifs, ils exigeaient des vers. La supplique fut rédigée, on le pense bien, de bonne grâce et, pour émouvoir la pitié, mise sur le bord de ce berceau en péril.

L'HORLOGE

(RONDEL)

*Tic tac tic tac tic tac!
Le temps fuit en tourmente
De l'horloge obsédante,
Riche ou de bric à brac.*

*Et j'éprouve le trac
De l'entendre qui chante:
Tic tac tic tac tic tac!
Le temps fuit en tourmente.*

*Mais en vain, dans un crac,
J'ai brisé l'insolente,
Mon cœur, sans variante,
Poursuit du tac au tac:
Tic tac tic tac tic tac!*

Alonzo CINQ-MARS.

(Extrait du volume "De l'Aube au midi".)

LA SOCIÉTÉ ROYALE DU CANADA

par l'abbé
IVANHÖE CARON
de la Société Royale

La Société Royale du Canada, qui tiendra sa réunion annuelle, en notre ville, les 20, 21 et 22 mai, compte quarante ans d'existence. Fondée en 1882, à l'instigation du marquis de Lorne, alors gouverneur général du Canada, elle a pour but de grouper ensemble les gens de lettres et les savants de notre pays. Le titre de membre de la Société Royale du Canada est très apprécié. C'est la plus haute récompense académique décernée en notre pays. Celui auquel elle est accordée doit s'être distingué dans un genre quelconque de littérature, soit française, soit anglaise, ou avoir une compétence scientifique reconnue. On n'exige pas de notre futur académicien qu'il ait composé de gros in-folio, mais on demande qu'il ait donné des preuves de son savoir et montré de la persévérance dans le travail.

La porte de notre Académie Canadienne est ouverte à tous les talents. Le champ embrassé par la Société Royale du Canada, est, en effet, très vaste. Divisé en cinq sections, elle est accessible à tous ceux qui se sont spécialisés dans une branche quelconque du savoir humain. Le poète, l'historien, le romancier, le critique littéraire, l'économiste de langue française trouvent place dans la première section; l'écrivain de langue anglaise, dans la seconde; le mathématicien, le physicien, le chimiste, dans la troisième; le géologue, le minéralogiste, l'astronome, dans la quatrième; le biologiste, dans la cinquième.

Chacune de ces sections a son président, son vice-président et son secrétaire. Elle ne peut renfermer plus de quarante membres. N'eût été le décès subit du poète Albert Lozeau, la section de littérature française aurait vu cette année, ses cadres complètement remplis. Elle eut compté quarante immortels à sa prochaine réunion.

Tous les membres de cette section, si l'on excepte ceux d'Ottawa, l'honorable juge Prud'homme, de Saint-Boniface, et le sénateur Pascal Poirier, de Shédiac, appartiennent à la province de Québec.

La section de langue anglaise ne compte que deux membres à Québec: le lieutenant-colonel W. Wood, et le révérend Frederick George Scott. Dans les sections scientifiques, les membres de langue française, sont très rares; nous n'en comptons que deux, M. Rodolphe Faribault, d'Ottawa, dans la section quatrième, et le chanoine Victor Huard, de

Québec, dans la cinquième. Doit-on conclure de là qu'il ne se trouve pas dans nos universités de langue française, et ailleurs, des hommes de science capables de rivaliser avec les savants de langue anglaise? Sans doute qu'il y en a et en assez grand nombre.

La raison pourquoi on ne peut les faire admettre dans une des sections scientifiques de la Société Royale, ne consiste pas, comme on l'a dit dernièrement, dans l'étroitesse de vue des membres de ces sections, mais plutôt dans le fait que nos savants de langue française, sont peu connus en dehors des limites de la province de Québec, et qu'il a toujours abondance de candidats de langue anglaise. Comme la plupart de ces candidats sont plus en évidence, que les humbles professeurs de nos collèges et de nos universités, ils groupent les votes autour de leur nom, et obtiennent les suffrages requis pour être élus. Nos compatriotes de langue française ne peuvent espérer d'être admis dans les sections scientifiques de la Société Royale tant qu'ils n'auront pas fait plus ample connaissance avec les mathématiciens, les chimistes, les minéralogistes, les géologues, les biologistes des universités de langue anglaise.

Il y a parmi ces savants des gens à l'esprit ouvert qui reconnaissent la valeur scientifique de plusieurs de nos professeurs, et qui seraient très heureux de les avoir comme confrères dans la Société Royale, mais ils ne forment qu'une minorité, et leur influence ne peut encore s'exercer efficacement au profit de nos compatriotes.

La réunion des membres de la Société Royale, à Québec, les 20, 21 et 22 mai prochain, permettra à ceux des professeurs des universités d'Ontario et de l'Ouest, qui ne sont pas encore au courant de ce qui se fait chez nous, de se renseigner, puisqu'ils viendront en contact au cours de ces journées, avec les principaux représentants de la science dans notre province.

De part et d'autres, on retirera de ce contact des résultats précieux qui seront pour le grand bien de tous. La réunion des membres de la Société Royale coïncidera avec celle des membres de la Société des Auteurs Canadiens.

Québec sera envahi par les littérateurs de tout genre. Le réception qu'on leur prépare sera digne de la réputation de cordialité de la vieille capitale.

L'ASSOCIATION DES AUTEURS CANADIENS

par
ALPHONSE DESILETS
de la Société des Auteurs

L'Association des Auteurs Canadiens fut fondée à Montréal, en mai 1921, avec une section anglaise et une section française. Chaque section jouit d'une autonomie complète; elle coopère avec l'autre section dans les questions d'intérêt général.

L'Association a pour but la défense morale et matérielle des intérêts des auteurs canadiens. Elle emploie ses influences et son activité à propager le goût des œuvres littéraires canadiennes au pays et à l'étranger, à les faire connaître et à les répandre partout, afin d'en activer la vente. A l'instar de la Société des Gens de Lettres de France, elle veut encourager, promouvoir et protéger les œuvres littéraires au Canada. Elle admet dans ses rangs des littérateurs, historiens, romanciers, poètes, dramaturges, nouvellistes et journalistes des deux langues, ainsi que des compositeurs de musique, dessinateurs, caricaturistes, etc., et des libraires.

Elle a ses revues, organes périodiques, ses semaines annuelles ou expositions du Livre Canadien, ses séances publiques et ses assemblées régulières. Elle publie des bulletins qui sont les porte-voix de sa direction générale et de son administration.

L'Association des Auteurs Canadiens a eu pour fondateurs des écrivains accrédités au Canada et à l'étranger: MM. John Murray Gibbon, B. K. Sandwell, l'honorable juge Fabre-Surveyer, M. Victor Morin, M. Louvigny de Montigny, Mrs. Madge Macbeth, Mme Madeleine Huguenin, l'honorable Sénateur Thomas Chapais, M. Jules Tremblay et le Dr Bosie King, M. Arthur Beauchesne, M. Ægidius Fauteux et plusieurs autres.

Sa direction nationale actuelle bénéficie de l'autorité et de l'intelligente initiative de MM. Robert J. C. Stead, publiciste, président, Jules Tremblay, poète, officier civil, secrétaire, et L. J. Burpee, trésorier.

L'Association compte plusieurs groupements, à Ottawa, Montréal, Toronto, Québec, Winnipeg, Edmonton, Halifax, Régina et Calgary. Son effectif global s'élève à plus de 700 membres.

Le groupe des Auteurs Canadiens de Québec évoluera désormais dans les larges limites de son autonomie, sous la régie de l'exécutif central de l'Association. Vivant en harmonie parfaite avec les autres groupements, il coopérera aux travaux de l'élément français de l'Association, pour le plus grand bien des œuvres canadiennes-françaises.

Le conseil local, élu en mars dernier, est formé comme suit:

Honorable juge Adjudor Rivard, président,

M. l'abbé Camille Roy, 1er vice-président,
Honorable Cyrille-F. Delâge, 2e vice-président,
M. Alphonse Desilets, secrétaire

“ Georges Bellerive, trésorier,
“ G.-E. Marquis, directeur,
“ Jules-S. LeSage “
“ Aimé Plamondon, “
“ l'abbé Ivanhoe Caron, “
“ Avila Bédard, “

A la demande de l'Exécutif central, et afin d'assurer le succès de la convention annuelle de 1924, qui se tient à Québec, un comité d'organisation de cette convention est formé des membres suivants: Président: l'honorable Cyrille-F. Delâge; vice-président: M. G.-E. Marquis; directeurs: M. Damase Potvin, Mlle G. Lefavre, M. J.-Eug. Corriveau, Mlle M. Taschereau, M. Aimé Plamondon, Mme A. Desilets, M. François LaRoche, fils; trésorier: M. Georges Bellerive; secrétaire: M. Alphonse Desilets. Quatre sous-comités assureront le succès de cette convention: 1° réceptions et banquets; 2° séances d'études et délibérations; 3° soirées récréatives et promenades; 4° secrétariat et publicité.

Parmi les initiatives déjà au crédit de la société des Auteurs Canadiens, il convient de mentionner les Semaines et les Expositions du Livre canadien dans les principales villes du pays; l'envoi de plusieurs milliers de nos ouvrages dans la Mission canadienne en France et en Belgique, en 1923, et à l'Exposition Impériale de Londres, Angleterre, en 1924; la diffusion d'un bulletin bibliographique tiré à 16,000 exemplaires; des séances publiques et conférences dont l'objet est de faire connaître les poètes, romanciers, dramaturges, chansonniers et nouvellistes de chez nous; les interventions de l'association auprès des gouvernants pour que les droits d'auteurs et les intérêts des écrivains soient sauvegardés, etc.; les démarches faites auprès des libraires du Canada, de la France et de la Belgique, pour diffuser davantage la littérature canadienne, livres et revues.

Les présentes assises des Auteurs Canadiens, dans la vieille cité historique de Québec, auront un nouveau résultat, non moins appréciable que les autres, surtout pour l'intérêt du Canada-français. Des écrivains de toutes les parties du Dominion entrent en contact avec notre histoire, notre vie sociale et politique, notre activité intellectuelle... Des liens de sympathie se nouent entre quelques-

(suite à la page 9)

LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE DU CANADA

par
G.-E. MARQUIS
de la Société Historique du Canada

Cette société a succédé, en 1922, à la *Société des Lieux Historiques du Canada*, dont la fondation remontait à 1906.

Comme le disait le président de cette dernière société, lors de l'assemblée annuelle au Victoria Memorial Museum, à Ottawa, au mois de mai 1922: "*La Société des Lieux Historiques du Canada* " a à son crédit plusieurs années de travail utile. " Elle a travaillé en silence, mais avec énergie, dans " le but de développer un sentiment public qui em- " pêcherait les lieux historiques du Canada d'être " négligés ou même oubliés. Elle peut réclamer une " partie du mérite se rattachant à l'établissement " à Québec de la *Commission des Champs de Ba- " taille nationaux*, de la *Commission des Lieux et " Monuments Historiques du Canada* et de la nou- " velle *Commission des Monuments Historiques de " Québec*. En d'autres termes, l'esprit public quel- " que peu réveillé par cette société a rendu pos- " sible l'organisation de ces différentes commis- " sions destinées à conserver et à marquer les lieux " historiques, puisqu'il n'y a pas besoin d'appuyer " pour faire comprendre que les gouvernements " prennent rarement l'initiative de tels mouve- " ments, à moins d'y être poussés en quelque sorte " par le public."

Dans le même rapport, le secrétaire de la Société, M. C.-Marius Barbeau, rappelait brièvement quelques événements historiques et commémorations intéressantes pour les membres de la société, et qui avaient eu lieu au cours de la dernière année. Entre autres, il rappelait: la célébration d'Annapolis Royal, c'est-à-dire le troisième centenaire de la fondation de la Nouvelle-Ecosse; le troisième centenaire de Penetanguishene, alors qu'une statue fut élevée pour commémorer le souvenir du Père Le Caron, le premier missionnaire de la région des Grands-Lacs; le David Thompson Memorial, près de Invermere, dans la vallée de la Colombie: ce David Thompson était un explorateur de l'ouest du pays, dont la mémoire mérite d'être conservée; le monument élevé à Simon Fraser, à St. Andrews, près de Cornwall, Ont.: ce Simon Fraser était un guide à l'emploi de la Compagnie du Nord-Ouest, et c'est aussi pour commémorer son nom qu'une rivière porte le nom de Fraser, dans la Colombie-Anglaise; la célébration de la fondation de l'Université McGill; le débarquement de Jacques Cartier, à Gaspé: M. John Clark, géologue, qui a écrit plusieurs volumes sur la Gaspésie, a pris l'initiative

d'un mouvement à l'effet d'indiquer par une pierre l'endroit où Jacques Cartier mit pieds à terre, dans la baie de Gaspé, en 1534; les reliques du monument original de Brock, dans Ontario, dont on veut assurer la conservation; le vieux cimetière militaire de Montréal, qui contient les restes de plusieurs soldats de 1812 et de 1837, ainsi que le monument du général D'Urban, inauguré par Son A. R. le duc de Connaught, il y a plusieurs années: l'on demande que ce cimetière soit conservé et entretenu; bâtisses et terrains militaires: le département de la milice et de la Défense a transféré au département de l'Intérieur certains terrains et bâtisses pour que la *Commission des Lieux Historiques et des Monuments* en prenne soin (cette Commission relève de la Société Historique du Canada); la *Commission des Monuments Historiques de Québec* a été fondée tout récemment et elle est appelée à contribuer à la conservation de lieux historiques, de même que de bâtisses, monuments, etc., qui méritent d'être sauvés de l'oubli à cause de la valeur historique ou artistique qui s'y rattache.

Comme on le voit, l'ancienne *Société des Lieux Historiques du Canada* s'intéressait à tout ce qui a trait aux reliques qui méritent d'être conservées. De plus, à chaque réunion annuelle, des travaux importants étaient lus par ses membres; ces travaux, reliés ensemble sous forme de rapports annuels, constituent des volumes très intéressants à consulter pour ceux qui aiment l'histoire du pays.

Le premier rapport publié par la nouvelle *Société Historique du Canada* porte la date de 1923, et c'est les 24 et 25 de mai dernier que ses membres se réunissaient au Victoria Memorial Museum, à Ottawa, pour prendre connaissance du rapport du président, de celui du trésorier, de même que de plusieurs études historiques présentées par ses membres.

Au début de son adresse à l'assistance, le président, M. Lawrence J. Burpee, disait: "J'ai l'honneur de vous présenter le premier rapport de la "*Société Historique du Canada*. Grâce aux excel- " lentes fondations jetées par l'organisation qui a " donné naissance à la présente société, nous som- " mes aujourd'hui en position de créer une organi- " sation nationale forte et utile.

"Maintenant, quels sont les objets de la *Société Historique du Canada*? ajoutait le président. Tel " qu'expliqué dans la constitution, elle a pour but: " d'encourager les travaux historiques et de stimu-

“ l’er l’intérêt du public pour l’histoire; d’assurer
 “ la conservation des lieux historiques, des docu-
 “ ments, des reliques et des souvenirs importants
 “ du passé; de publier des études historiques et des
 “ documents dans la mesure du possible.”

Le rapport de 1923 contient des études fort inté-
 ressantes, dont voici la liste: “La Compagnie
 Nord-Ouest,” par M. Lawrence J. Burpee; “Francis
 Parkman,” par Basil Williams; “La découverte
 de la Colombie-Britannique, en 1774, par les Espa-
 gnols,” par F. W. Howay; “La Fontaine, Rolph et
 Papineau, épisode de 1838 et de 1843,” par Mon-
 tarville Boucher de La Bruère; “La disparition des
 voiliers à Québec,” par Pemberton Smith; “Deux
 monuments dans le Canada arctique,” par D. Jen-
 ness; “Notes sur David Thompson,” par Lawrence
 J. Burpee; “Le fort Simpson sur la côte du Nord-
 Ouest,” par Marius Barbeau; “Quelques sites his-
 toriques et préhistoriques du Canada,” par la *Com-
 mission Nationale des Champs de Bataille natio-
 naux*.

Comme on peut en juger par l’énumération ci-
 dessus, les deux journées de séance de la Société
 furent bien remplies.

Cette année, la *Société Historique du Canada* tien-
 dra ses séances à Québec, dans la semaine du 18
 mai, à l’Hôtel de Ville. Quelques conférenciers se
 sont inscrits pour cette occasion, et il y a lieu d’es-
 pérer qu’à la suite de ces séances, plusieurs qué-
 becois voudront bien entrer dans cette Société, pour
 marquer ainsi la sympathie qu’ils apportent à ceux
 qui, depuis des années, se sont fait les pionniers de
 la conservation des sites, des bâtisses, des monu-
 ments et de tous les objets qui ont une valeur his-
 torique. La *Commission des Monuments Histori-
 ques de la province de Québec*, dont le premier rap-
 port a été présenté au cours de la dernière session,
 est entrée dans le mouvement fort allègrement avec
 un travail qui fait grandement honneur à ses mem-
 bres, entre autres, l’honorable M. Adélarde Tur-
 geon, C. R., président, et M. Pierre-Georges Roy,
 secrétaire. En effet, cette Commission, fondée en
 1922, vient de présenter au public un volumineux
 rapport de 360 pages contenant un abrégé histo-
 rique de la plupart des monuments commémora-
 tifs que l’on trouve dans la province de Québec,
 sous forme de statues, colonnes, cairns et *boulders*.

Notre province possède, sous le rapport des mo-
 numents, une richesse comparable à nulle autre
 province du Canada, puisqu’elle compte près de
 200 statues, colonnes, cairns et *boulders* exclusi-
 vement historiques. Comme l’a dit M. P.-G. Roy,
 dans ce premier rapport: “La province de Québec
 “ peut se flatter de posséder, à elle seule, plus de
 “ monuments commémoratifs que toutes les autres
 “ provinces de la Confédération ensemble, si nous
 “ mettons de côté les monuments aux héros de la

“ Grande Guerre, que l’on a érigés par tout le pays,
 “ depuis trois ou quatre ans, avec un élan admi-
 “ rable.”

Comme on le voit, ce n’est pas en vain que la
 province de Québec a inscrit sur ses armoiries:
 “Je me souviens,” puisque son action s’est toujours
 alliée à son souvenir.

G.-E. MARQUIS,

De la Société Historique du Canada

Québec, 1er mai 1924.

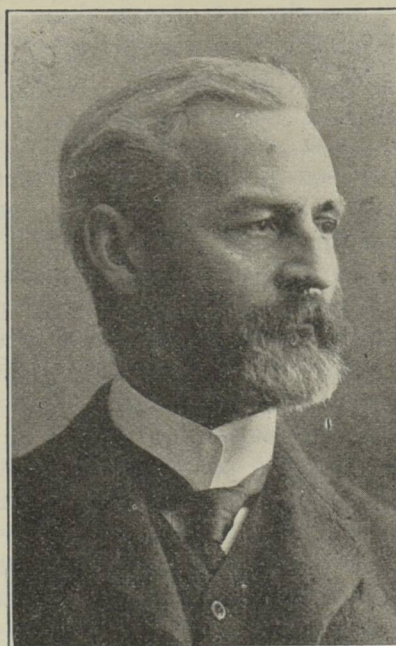
—o—

(Suite de la page 7)

unes de nos institutions les plus en vedette: la So-
 ciété Royale du Canada, la Société Historique,
 celle des Arts, Sciences et Lettres et celle des Poè-
 tes. En nous voyant à l’œuvre et chez nous même,
 en bénéficiant de notre proverbiale hospitalité, les
 écrivains de tout le pays feront cueillette d’impres-
 sions aimables qu’il nous plaira de retrouver dans
 les journaux, revues et livres où ils ont voix. Et
 nous n’avons d’autre ambition que de voir se justi-
 fier, aux yeux de nos distingués visiteurs, le témoi-
 gnage historique tombé des lèvres de lord Dufferin:
 “Cette race est faite toute de gentilshommes”.

ALPHONSE DESILETS,

*Membre fondateur de la Société des Poètes,
 2e vice-prés. de la Soc. des Arts, Sciences et
 Lettres, secrétaire des Auteurs Canadiens
 de Québec.*



M. PHILIPPE ANGERS, de Beauceville

qui a gagné le premier prix du concours historique de la *Société
 des Arts, Sciences et Lettres*.

LA SOCIÉTÉ DES ARTS, SCIENCES ET LETTRES

Par le Dr P.-H. BEDARD, président de la Société des Arts, Sciences et Lettres

La Société des Arts, Sciences et Lettres constitue un groupement dont le double effet est de :

1° Travailler à faire connaître et à conserver les traditions, mœurs, coutumes propres à notre race canadienne-française et à garder à notre vieille cité son cachet historique ;

2° Contribuer à la diffusion des arts, sciences, et lettres et encourager ceux des nôtres qui possèdent des dispositions littéraires, artistiques ou scientifiques.

Il est bien des nôtres qui ignorent ou qui ne connaissent que très imparfaitement les si touchantes coutumes évocatrices de notre passé, qui, transmises de générations en générations, n'ont pour ainsi dire point subi d'altérations depuis le temps où nos ancêtres venus de France, inculquèrent les traits les plus caractéristiques de leur âme latine à la nouvelle patrie qu'ils s'étaient choisie et, l'on pourrait presque dire, à la nouvelle race qu'ils venaient y fonder.

Ce goût latin, ces idées, ces coutumes venues de France, et trop souvent, hélas ! disparues dans notre ancienne mère-patrie, se retrouvent encore chez nous, surtout dans nos campagnes.

Ils sont développées dès le berceau, dans le cœur de nos villageois, nous les revoyons dans l'aspect riant de leurs villages, dans leur manière de vivre, de travailler, de se récréer et, à notre grande joie, nous les retrouvons dans notre vieux Québec qui, malgré bien des luttes, est resté fidèle à ses origines, et semble être encore un vivant coin de France.

Evidemment, rares sont ceux qui peuvent observer par eux-mêmes ces multiples vestiges de notre passé se manifestant un peu partout dans notre immense province.

Grâce au *Terroir*, notre revue mensuelle, aux causeries et conférences organisées par notre société, ces faits ont été enseignés au peuple d'une façon non exempte d'une certaine poésie qui les fait paraître encore plus beaux et plus chers, et contribue à développer en lui l'amour de la race.

Sans aller jusqu'à prétendre que notre société possède exclusivement le mérite d'avoir gardé à Québec son caractère de ville canadienne-française, il n'en est pas moins vrai que, depuis sa création, elle a puissamment contribué à accentuer ce caractère.

En effet, n'avons-nous pas à diverses reprises, sonné l'alarme sur certains projets qui nous semblaient être contraires au respect de la tradition et de l'histoire, et n'avons-nous pas fait des suggestions propres à faire revivre davantage

notre glorieux passé dans nos murs, par exemple, en proposant des noms historiques à donner aux rues nouvelles et demandant que d'autres artères de notre ville ne soient pas débaptisées ; en veillant à la conservation de certains endroits qui nous parlent du passé, en suggérant la réédification des anciennes portes de la ville si inconsidérément détruites ? Et que d'autres idées lancées !

Quant au second objet poursuivi par la Société des Arts, Sciences et Lettres, puis-je affirmer que nous y sommes restés fidèles ? Je le crois.

En effet, nos causeries, nos conférences, nos concerts n'ont-ils pas été une véritable propagande en faveur des arts, des sciences et des lettres de chez nous ?

Devant des auditoires toujours attentifs, des sujets pris dans les domaines les plus divers ont été traités : littérature, génie civil, économie politique, statistiques, géographie, et combien d'autres !

Nos réunions intimes des samedis se terminent généralement par le tirage d'ouvrages canadiens à la lecture desquels leurs heureux gagnants ont goûté sans doute, le plaisir d'agrandir le champ de leurs connaissances.

En plus des multiples articles dus à la plume habile de ses nombreux collaborateurs, notre revue reproduit le texte de nos causeries et conférences, en faisant ainsi profiter les personnes qui n'avaient pas pu les entendre.

En signalant à nos lecteurs dans notre Revue des Lectures, les nouveaux ouvrages d'auteurs canadiens, nous servons ainsi la cause de nos écrivains nationaux, de même qu'en organisant dernièrement un concours littéraire-historique sur les endroits historiques du vieux Québec, nous avons fourni à de beaux talents l'occasion de gagner une récompense.

Voilà un bien imparfait aperçu du rôle rempli par la Société des Arts, Sciences et Lettres. Chaque année, le nombre de ses membres s'est accru ; tout dernièrement sa revue s'est considérablement amélioré, et, enfin, il y a quelques semaines, notre Société décidait de se faire accorder des lettres patentes affirmant ainsi davantage son intention de vivre.

Il faut que notre société vive, qu'elle s'affirme, qu'elle prospère. A cette fin, chacun de ses membres a son devoir à remplir. Il doit y consacrer un peu de son énergie et de son temps, soit en collaborant à la rédaction de notre revue, en assistant régulièrement à nos assemblées, ou en recrutant le plus possible de nouveaux membres parmi ses amis.



NOTRE CONCOURS

L'APPEL DES SOUVENIRS

Troisième prix du concours de la Société des Arts, Sciences et Lettres sur les endroits historiques les plus intéressants du vieux Québec.

par

DAMASE POTVIN,

journaliste.



M. DAMASE POTVIN

Journaliste

fourbus, errer mon esprit fasciné par la grandeur du spectacle ambiant, mon potager me parut vaste comme un monde.

Sur ce petit coin de terre que je jugeai du coup le plus digne d'intérêt parmi ceux dont est fait le territoire de notre vieux Québec, j'eus l'impression de voir, ce soir-là, surgir devant moi trois siècles de souvenirs historiques; et ce rappel des vieux âges sonnait dans un décor qui eut rendu jalouse la déesse Armide en ses jardins enchantés. Le soleil allait basculer derrière la ligne bleuâtre des coteaux qui bordent le côté ouest de la rivière Saint-Charles; au nord et à l'est, mes regards se portaient dans toute l'étendue de la fertile vallée au fond de laquelle brillaient aux feux affaiblis de l'astre plus de douze clochers. Saint-Sauveur, Jacques-Cartier et Saint-Malo, à l'avant-scène du tableau, semblaient déjà dormir enveloppés du brouillard ambré du soir. Au milieu de la plaine serpentait de l'est à l'ouest la rivière à laquelle le grand vicaire de Pontoise, Charles Bouès, a donné son nom.

A cette époque de l'année, c'était partout une véritable féerie de verdure et l'on eut dit que l'érable, mince et grêle, et le chêne aux robustes membrures, le hêtre à l'écorce lisse et les grands pins aux aiguilles bruissantes, les trembles tout d'émeraudes

et les sveltes peupliers lombards, semblaient rivaliser pour estomper les éclatants dessins du "carpet gardening" dont tout l'ensemble de la vallée présentait l'aspect.

Et quelle tranquillité et quel calme, ce soir-là! Comme il faisait bon de respirer.....

dans cet air frais et doux,

Ces odeurs de gazon, ces parfums d'herbes tendres
Qui du talus des prés s'élevaient jusqu'à nous.

Donc, c'était tout au plus à cent pieds, à ma droite, en regardant la vallée, que s'élevait l'historique moulin Dumont. Tout alentour, à droite, à gauche, en face, en arrière, jusqu'au fleuve, s'étendait l'ancien champ de bataille où se battirent, à deux reprises, en des mêlées féroces, les deux grandes races qui viennent, à près de deux siècles de distance, de mêler le sang de leurs fils dans les plaines brunes des Flandres et au nord de la France.

C'est de ce sol sacré que, cette année-là, je voulais tirer des légumes. Il me semblait que tantôt, mes rêveries finies, ma bêche, fouillant une bonne terre argileuse, allait heurter des vieux sabres français, des canons de fusils anglais, une flèche de pierre indienne, une claymore écossaise, et j'eus cette pensée si harmonieusement exprimée par le poète Delille:

Un jour, le laboureur, dans ces mêmes sillons
Où dorment les débris de tant de bataillons,
Heurtant avec le soc leur antique dépouille
Trouvera sous ses pas des dards rongés de rouille;
Entendra retentir les casques des héros
Et d'un œil effrayé contempera leurs os.

Et ces ossements des héros des plaines de Sainte-Foy, ils furent, un jour, contemplés, non pas dans la suave vision d'un poète, mais en réalité, sous les regards plus positifs de l'historien, une belle après-midi de septembre, 1852, par François-Xavier Garneau, L.-G. Baillairgé, un brillant avocat du temps, et le Dr Robitaille qui a lui-même raconté l'incident dans une histoire de la fête nationale des Canadiens-français célébrée à Québec, le 24 juin 1880. Il écrit:

"Assis sur les ruines du moulin Dumont où la lutte avait été la plus acharnée et la plus meurtrière, ayant à notre droite, la chaussée de Sainte-Foy que les troupes avaient traversée pour se mettre en ligne sur le champ de bataille, devant nous les Plaines d'Abraham sur lesquelles, pour la der-

nière fois, la valeur de l'armée française et de la milice canadienne, commandées par le général de Lévis, s'était manifestée. Notre historien national, animé par un noble enthousiasme au souvenir de ce glorieux fait d'armes, nous fit un récit plein de feu de la lutte suprême de nos ancêtres pour conserver à la France un sol arrosé du sang de ses enfants. Il y avait quatre-vingt-quatorze ans que ces braves reposaient du sommeil de la mort dans un parfait oubli, sur ce sol même que leur vaillance avait illustré. Dans le fond du ravin, nous trouvâmes quelques débris qui évidemment étaient des restes d'ossements humains. Il était impossible de se méprendre sur la nature de ces fragments d'os que nous tenions dans nos mains."

Et ces ossements, que devinrent-ils? Ils furent pieusement apportés en sa Villa Bellevue, par M. Julien Chouinard, l'un des principaux hommes d'affaires de l'époque et sur la propriété duquel ces restes des héros de Sainte-Foy avaient été trouvés. Quand la Société Saint-Jean-Baptiste de Québec eut décidé de leur donner une sépulture convenable, M. Chouinard offrit généreusement l'emplacement nécessaire pour les confier à la terre et élever, dessus, un monument.

"Deux fois," raconte sir James LeMoyne, "M. Chouinard ouvrit sa maison et ses jardins à la foule immense qui se pressait pour assister aux fêtes du 8 juin, 1855, pour la translation des restes mortels des Braves de 1760, et le 18 juillet, 1865, jour de la pose de la pierre angulaire du Monument des Braves à Sainte-Foy."

Un peu auparavant, le 5 juin 1854, un cercueil contenant ces ossements sacrés des braves de 1760 fut déposé dans une pierre creuse en un coin du terrain appartenant à M. Chouinard, au préalable béni par l'Eglise.

Et, ce soir du printemps de 1918, je me trouvais tout proche du lieu où fut déposé ce cercueil incrusté dans la pierre et que je craignais presque de heurter d'un coup trop violent de ma bêche.

Et voilà un premier souvenir que me rappelait ce coin de banlieue du vieux Québec.

—o—

Quelques coups de mon instrument champêtre et je me relève essoufflé; encore un repos..... Ils sont si rudes, ces travaux de la terre, pour un bras accoutumé à la pesanteur d'une plume! Je lève les yeux sur un gigantesque bouquet de peupliers qui devraient pouvoir en raconter de bien bonnes si je pouvais comprendre le langage de leurs ramures; car ils sont assurément deux fois séculaires, ces arbres mélancoliques qui me regardent, narquois, comme ceux qui en savent long. Ils sont peut-être des survivants de la forêt primitive, cette forêt incommensurable dont Louis Hébert, un jour, faisait brûler un coin minuscule pour semer les premières "graines de pain" au Canada..... De com-

bien d'embuscades d'Indiens sournois ces arbres n'ont-ils pas été les témoins? N'est-ce pas non loin d'ici, à un tournant, du côté de Sillery, qu'en 1655, un féroce aborigène assassina le bon Frère Liégeois?

Et depuis cet assassinat jusqu'au jour où..... je suis à la veille de semer mes radis, que d'événements sur ce petit coin de terre!.....

On était en 1755, vers le milieu de mai,—Louis XV, alors régnant en France—une escouade de militaires prenait le goûter sous un bouquet touffu de peupliers, le long de la route de Sainte-Foy. Ils portaient de bruyantes santés au maréchal de Saxe qui venait de gagner la fameuse victoire de Fontenoy dont on avait appris, la veille, la nouvelle au Château Saint-Louis. On était tout à la joie. Et n'est-ce pas également sous ces arbres de Sainte-Foy que les plus hauts représentants de la société québécoise du temps apprirent la nouvelle d'une autre victoire, bien chère, celle-là, au cœur de tous les habitants de la colonie: la victoire de Carillon. Encore de la joie!

A cette époque, Villa Belmont, située à quelques arpents de l'emplacement où est mon jardin, était le rendez-vous de tout le beau monde de Québec. Elle avait appartenu aux Pères Jésuites et ensuite à l'intendant Talon, en attendant que cette propriété passât, au début de la domination anglaise, au général Murray qui, des fenêtres de ce petit Château d'où l'on embrassait toute la plaine environnante, a dû bien souvent revivre par la pensée les héroïques péripéties de sa lutte avec le marquis de Lévis, précisément dans cette plaine qui s'étend autour de Belmont.

Or, à l'époque de la bataille de Carillon, si l'on en croit Emily Montague, les jardins de Belmont étaient le Hyde Park de Québec; et c'est là que se trouvait réunie toute la belle société de Québec, le 8 juillet 1758, quand on apprit la belle victoire de Montcalm à Carillon. Il y eut de grandes réjouissances et, aux échos des plaines d'alentour, on lança force vivats à Montcalm et à "nos milices."

Oh! l'éclatant, l'héroïque souvenir que me rappelle encore ce petit coin du vieux territoire québécois!

—o—

Je fredonnais "O Carillon" en me remettant à bêcher, quand un grand peuplier, à droite, sous le commandement d'un coup plus fort de la brise du soir, me fit signe d'arrêter—au moins, je le crus. Je levai la tête vers l'arbre qui me semblait tout triste. Et il me fit souvenir, cette fois, d'un jour de déroute et de deuil.

C'était en septembre 1759. Dans toute l'étendue de cette plaine dont j'occupe un coin, ce soir, des pelotons confus de fuyards dégringolent la pente occidentale de la vallée de la rivière Saint-Charles. Ils s'en vont vers l'est, en désordre, sous une pluie

battante. Ils se dirigent vers un pont de bateaux qui traverse la rivière,—le passeur Glinel était mort alors depuis plusieurs années. Les fuyards traînent péniblement à leur suite un drapeau blanc maculé de sang et de boue, déchiré. Ils fuient vers le camp de Beauport. Ce sont les régiments de Montcalm qui s'en vont poursuivis par les Montagnards de Fraser et les "petites jupes" de Louisbourg. Nos gens, hélas! fuient devant les hordes de Wolfe mourant, plus loin, au sommet du coteau. A ce moment même, on lui murmurait aux oreilles: "Ils fuient", pendant que l'on rafraîchissait ses lèvres brûlantes avec de l'eau prise d'un puits qui était situé sur l'emplacement qu'occupent aujourd'hui les dépendances de la prison. Et en même temps que fuyaient nos bataillons et que James Wolfe agonisait, son glorieux adversaire, blessé à mort lui aussi, était transporté à cheval vers le Château Saint-Louis.

"Et la pluie tombait toujours," me racontait l'antique peuplier. . . .

Mais un chêne tout rabougri à force d'être vieux me fit un signe joyeux! . . . Vrai! ce terrain que je foule est un véritable cinéma. Voilà que se déroule, en effet, à l'appel du vieux chêne, sur la toile mouvante de l'histoire, un autre souvenir. On ne me donnera donc pas le temps de bêcher mon jardin. . . .

Nous sommes, cette fois, au 28 avril 1760. Des troupes fuient encore vers la rivière, dégringolant le Coteau Sainte-Genevière, passant presque sur mon "futur" jardin. Mais les rôles sont changés. Les fuyards, cette fois, ce sont les "petites jupes" de Murray et ceux qui les poursuivent sont les soldats de Lévis et les sauvages qui se sont joints à lui. Le spectacle est affreux, m'assure le vieux chêne. Les troupes fuient tout le long du Chemin du Belvédère; elles traversent l'ancienne propriété de Jean Bourdon et descendent le coteau pour gagner la rivière. Sur toute l'étendue de la plaine, les sauvages scalpent les chevelures anglaises. C'est la revanche de Lévis. Elle n'a pas eu, hélas! le lendemain heureux qu'on en attendait dans la colonie. La victoire du 28 fut inutile.

Mélancolique, je me remis à mon travail. Mais voici qu'un hêtre qui élevait ses grands bras décharnés tout au bord du coteau sembla me demander timidement la permission de parler. Je lâchai ma bêche, ce qui lui parut, sans doute un signe d'acquiescement. Il me raconta ce qui suit:

"J'étais jeune alors et mes feuilles fournissaient bien peu d'ombrage, l'été qui précéda ce que je vais te raconter. Nous étions en novembre 1775 et tes ancêtres étaient depuis quinze ans sous la domination anglaise. Ils commençaient à "oublier". En cette mi-novembre, les Mousquetaires du Rhode-Island, les Francs-Tireurs du Vermont, les Carabiniers de New-York, tous fiers de leur indépen-

dance récente, étaient campés sur les hauteurs de Sillery et de Sainte-Foy attendant l'heure du commandement de leur chef, le général Richard Montgomery, pour tenter un coup de main sur Québec, qui avait résisté jusque-là à toutes les avances du Congrès américain. Ces "Yankees" passèrent là plusieurs semaines, pillant les villas de Sillery et de Sainte-Foy et les métairies des habitants des coteaux Sainte-Genevière, Saint-Michel et Saint-François, qui furent desservis, jusqu'à la conquête par les curés de la chapelle Saint-Jean, située, alors, précisément à vingt pieds de l'endroit où tu travailles.

"A Noël," continua le vieux hêtre, "on fit bombance, car les hordes de Montgomery avaient pillé la villa du général Murray où l'on avait fait mains basses sur ses bœufs, ses moutons et ses porcs. Il y eut une bacchanale épouvantable et nous étions terrifiés, nous les jeunes hêtres, et aussi nos amis les bouleaux, et les maronniers du coteau Sainte-Genevière. Nous nous attendions de voir tomber Québec d'un jour à l'autre. Les "Yankees" partirent, quelques jours après, pour aller tenter leur coup de main. Pendant plus de deux jours nous avons tremblé de toutes nos branches et des quelques feuilles qui nous restaient encore. Du côté de la ville, le 31 décembre, nous entendîmes de violents et de nombreux coup de feu, . . . depuis, nous apprîmes que les Anglais et les Canadiens avaient battu les troupes du général américain et même que ce dernier avait été tué d'un coup de canon commandé par le capitaine Chabot. Nous apprîmes également qu'au poste du Sault-au-Matelot, qui était attaqué par d'autres troupes sous le commandement d'Arnold, Québec était sauvé par le capitaine François Dambourgès et le capitaine Dumas, deux autres de vos ancêtres, à vous les jardiniers de Belvédère. . . .

Le vieil hêtre se tut et parut plus rabougri. . . . plus rabougri encore qu'un orme qui, à côté, était tellement vieux qu'il n'avait presque plus que le tronc et quelques branches; il ne vivait plus que par une sorte de miracle; plus une seule feuille, comme ces vieillards parmi les humains qui n'ont plus un cheveu. . . . Je dus m'approcher de très près pour l'écouter parler.

—o—

D'une voix cassée, chevrotante, l'orme me récitait un chapitre d'une vieille histoire qui s'écrivit ici lors de sa prime jeunesse. Cet arbre était aussi savant sur les choses modernes que sur les très anciennes:

"Ce champ," me dit-il, en embrassant d'un geste de l'une de ses rares branches, tous les jardins d'alentour, "c'est l'ancienne terre de Jean Bourdon, ingénieur et premier arpenteur de la Nouvelle-France, procureur du Roi, qui arriva au Canada, le 8 août 1639, avec l'abbé LeSieur de Saint-Sau-

veur qui a donné son nom à la grande et belle paroisse qui s'étend à nos pieds. A cause des services que Bourdon rendit à la colonie, M. D'Argenson, en 1661, érigea en manoir sa maison qui était bâtie à deux pas d'ici, à la place de celle qu'occupent en ce moment l'excellent Frère Liguori, son assistant et... ses poussins. Cette terre de Jean Bourdon comprenait les emplacements actuels où s'élèvent présentement la maison de M. C.-B. Langlois, C. R., Villa Belvédère, propriété de M. J.-Ant. Grenier, sous-ministre de l'Agriculture, celle de M. P.-C. Lacasse, et trois maisons de M. et Mademoiselle Ross, ainsi que l'emplacement du monument des Braves. Voilà."

L'orme continua :

"Le chemin du Belvédère, qui passait sur l'ancienne terre de Jean Bourdon, était le chemin dont l'ingénieur se servait ainsi que ses voisins pour se rendre à la ville par la Grande-Allée, car alors la rue Saint-Jean n'existait pas puisqu'elle n'a été ouverte qu'en 1667.

Un coup plus fort de la brise dressa la maîtresse branche de l'orme dans la direction de Villa Belvédère :

"Tiens," ajouta l'arbre qui me tutoyait comme un bon ami, "M. J.-Ant. Grenier, et son ami, M. J.-H. Lavoie, chef du Service de l'Horticulture, qui travaillent non loin d'ici et dont les tomates promettent si bien, te diront que pas plus tard qu'il y a deux ans, en creusant dans le jardin, en face de la maison, ils ont trouvé, enfouies sous terre, des pièces de pin équarries et qui étaient évidemment les restes de la fondation de la vieille chapelle Saint-Jean.

"Cette chapelle," murmura avec émotion le vieil orme, "oh! que de beaux souvenirs son nom évoque en moi; que de beaux jours elle me rappelle, surtout quand les sauvages y venaient en pèlerinage. Un de mes ancêtres se souvenait des demoiselles Bourdon: Geneviève, Marguerite, Marie et Anne, mortes toutes les quatre Ursulines et Hospitalières, et la deuxième épouse de Jean Bourdon, Anne Gasnier, modèle de piété et de charité, qui y venaient prier bien souvent.....

Mon vieil orme se tut; il était à bout de force. Il avait fait un tel effort en racontant son histoire que je croyais qu'il allait choir au bout du jardin.

Que ces vieux arbres sont intéressants tout de même quand ils veulent parler!

—o—

Un bouleau avait écouté avec attention tous les récits palpitants de ces majestés sylvestres et il voulut sans doute se rendre aussi intéressant que ces vieux de la vieille forêt.

"Quoi! encore un souvenir?"

"Oh! moins réjouissant, celui-là," me répondit le bouleau, presque tragique; "rien qui doive réjouir

les cœurs canadiens-français, mais c'est un souvenir quand même et qu'évoque tragiquement ce coin de terre dont tu veux tirer des légumes. Il date déjà près de cent ans. J'étais jeune alors, et comme tous les habitants de Québec et mes collègues, en l'année 1834, je fus terrorisé par une série de vols, d'assassinats, de profanations et de sacrilèges qui jetèrent l'épouvante dans tous les rangs de la société québécoise et dans la forêt dont je faisais partie.

"Jamais," lança lamentablement l'arbre, "jamais crimes et brigandages ne furent commis dans des circonstances plus atroces ni avec plus d'audace et d'impunité au milieu d'une société relativement peu nombreuse et proverbialement morale.

"Mais je ne vais pas te raconter, ici, l'histoire terrible de la série des crimes de Cambray et de ses complices que je sais pourtant par cœur; ce serait trop long, et je ne veux pas te faire perdre un temps précieux que je te vois avec plaisir occuper à "ameubler" cette terre qui fut si généreuse pour moi et qui le sera sans doute autant pour tes tomates et tes épinards.

"Qu'il me suffise donc de te rappeler," poursuivit ce bouleau si poli et si délicat, "que le rendez-vous de cet affreux brigand de Cambray et de ses complices Waterworth, Mathieu et tous les autres, était ici, à deux pas, dans le Moulin Dumont, qui s'élevait à l'extrémité du petit ravin où est construit le vieux hangar de M. Langlois. Songes donc aux scènes dont nous fûmes les témoins, nous autres, les jeunes arbres de la forêt du Belvédère. Ce fut, pour nous, d'affreuses années que 1835 et 1836, et nous ne fûmes vraiment tranquilles que le jour —29 mai 1837—où nous apprîmes que les trente-neuf criminels de la Bande à Cambray avaient été embarqués à bord du brick "Cérès", faisant voile vers la Nouvelle-Galles Méridionale où tous devaient expier leurs crimes."

Le bouleau cessa de parler. Il y eut un instant de silence profond sur ce coin de la nature québécoise. Le soleil avait disparu derrière les côteaux et de sa splendeur ne subsistaient plus, dans la vallée, que quelques pauvres rayons qui caressaient encore les cimes de quelques arbres. C'étaient les "lata silencia" de Virgile. L'ombre s'abattit soudain, comme un félin, sur la terre, et, dans le fond du ciel encore bleu malgré l'obscurité, mes intéressants vieux arbres ne m'apparaissaient plus qu'effilochés, immobiles, sans vie. Ils semblaient m'avoir oublié tout à fait..... ne m'avoir jamais connu. Ils étaient entrés dans leur séculaire silence. Je voulus continuer de bêcher mais l'obscurité m'en empêcha et je retournai chez moi, rêveur, par la belle avenue de Sainte-Foy qui traverse les historiques fiefs de Saint-Jean et de Saint-François.

DAMASE POTVIN.

LES PRÉCURSEURS
DES
MONOGRAPHIES RÉGIONALES AUX
CANTONS DE L'EST

par
J.-D. DUFOUR,
Professeur à l'École Normale de
Sherbrooke

On ne craint guère la contradiction, lorsqu'on affirme que la plupart de nos paroisses s'ignorent historiquement. En effet, combien d'entre elles connaissent, même d'une manière vague, leur émouvante origine, les principaux personnages qui ont joué un rôle prépondérant dans l'élaboration de leur petite patrie, les divers événements qui leur ont préparé cette heureuse existence? Elles ne sont pas légion, assurément, celles qui ont étudié, compris et goûté les dévouements obscurs et les magnifiques leçons de nos incomparables pionniers du sol et de l'Évangile. Pour les gens et les choses d'autrefois, beaucoup trop parmi nous se contentent d'une admiration et d'un souvenir platoniques exclusivement. Le geste n'accompagne pas assez souvent l'intention.

A notre gré, contre cette apathie qui ne peut que nous faire tort, une campagne patriotique plus intense s'impose aux fidèles ouvriers de la pensée et de l'action (1). Faisons une "sema'ne du culte du passé" et commençons par intéresser nos familles à l'histoire de leur propre famille. On ne s'imagine pas combien la connaissance et la conservation d'une telle histoire créeraient de goût et d'attachement pour celle de la paroisse, dont elle est, après tout, une page bien nécessaire. Reconstituer, afin de savoir, pour mieux aimer cette double histoire intime: celle de la petite famille domestique et celle de la grande famille paroissiale, n'est-ce pas là respecter et chérir, entre tout et comme il le convient, ces bons vieux citoyens qui, vivant encore avec nous, en ont été les héros, en sont encore les survivants glorieux? N'est-ce pas là respecter et chérir les mœurs, les traditions, les usages qui ont fait notre force jusqu'alors, et s'efforcer de recevoir de toutes ces riches entités des leçons de courage persévérant, de vertu civique et de belle fierté nationale? Mais pour cela tâchons, si l'on peut s'exprimer ainsi, que la grande paroisse devienne plus famille et que la chère famille redevienne plus intime. C'est ensuite que sur le roc inébranlable du passé, nous pourrions solidement bâtir l'avenir.

Oui, écrivons ou contribuons à faire écrire la palpitante histoire de chacun de nos jolis et intéressants coins de ciel. N'oublions pas que toute monographie paroissiale soigneusement préparée constitue une pierre grise que viendra ramasser le futur constructeur désireux d'édifier l'œuvre historique de sa région ou de son pays.

Ceux qui, en marge de la rude besogne quotidienne, n'ont pas craint de descendre au fond de la sombre carrière du mineur, pour y tailler et polir de ces pierres lourdes, mais précieuses, ceux-à, ce nous semble, ont bien mérité de leurs compatriotes. C'est parce que nous le croyons, que nous nous faisons un plaisir, malgré la valeur un peu inégale de leurs travaux, de présenter ceux de nos cantons comme précurseurs monographiques régionaux aux personnes que passionnent justement les choses de la petite et de la grande histoire.

—o—

L'un de ces précurseurs de notice historique régionale fut M. l'abbé P. Girard, premier supérieur du Séminaire de Sherbrooke. En préparant quelques-uns des annuaires de cette institution, ce vaillant prêtre se fit un devoir d'y fixer les traits essentiels touchant l'origine et les développements de plusieurs cellules diocésaines. Sous sa signature on y trouve les études suivantes: Notes historiques sur le Sémi-

naire, Saint-Michel-de-Sherbrooke, Sacré-Cœur-de-Jésus-de-Stans-tead (1).

M. l'abbé F. Venant Charest fut un autre artisan de notre fortune monographique. Quelques années plus tard, il fit paraître dans l'ouvrage cité plus haut deux articles assez élaborés sur Saint-Hippolyte-de-Wotton et Saint-Janvier-de-Weedon (2).

M. l'abbé J.-A. Gignac ne fut pas le moins fécond. A l'aide de documents fournis par M. l'abbé A. Dufresne (3), il fit tour à tour l'histoire de Saint-Philémon-de-Stoke, Saint-Camille-de-Cookshire, Saint-Olivier-de-Garthby (4).

Encore un autre préfacier de l'histoire, et non le moins méritant, fut M. l'abbé J.-B. Chartier. Il a été un constructeur d'archives. Comme prêtre-missionnaire, il profitait de l'occasion pour compiler les documents sur place. Dans son ministère ambulancier, il confectionnait de la statistique pour l'avenir. A chaque endroit où l'appelaient le magnétisme et le souci des âmes, il se donnait la peine de tenir un journal et d'y enregistrer les activités saillantes, les événements principaux de ses paroisses-missions.

Mais celui qui, par la parole et par la plume, par le journal et par la brochure, est le modèle et l'entraîneur du genre, est M. Adolphe Chicoyne (5), qu'on ne présente plus à une élite intelligente. Certes, nous savons que ce n'est pas comme tel que s'étudie ce grand excitateur d'énergie. Il a d'autres titres. Quoi qu'il en soit, pour lui, découvrir un fait, attraper une page inédite, c'était une joie intense, fébrile.

Il fut à la fois et d'une manière admirable un rude colonisateur, un journaliste renseigné, un politique avisé, un patriote dans la force du terme. Les chercheurs trouveront dans la collection du *Pionnier*, son journal de "combat", plus d'un article inspirant ou exposant en détail l'histoire de certaines parties des Cantons de l'Est. Ajoutons que plusieurs prêtres et laïques collaborèrent à l'œuvre de ce vaillant colonisateur.

Enfin, que d'autres ouvriers, de près comme de loin, ont apporté à ce commun travail leur contingent de recherches, d'articles, de dévouements. Que d'esquisses pourrait-on trouver, par exemple, dans la *Revue Canadienne*, surtout à partir de 1900, sous la signature de M. l'abbé Elie Auclair, ou dues à la plume de M. le chanoine Chartier et de son frère, le curé de Sainte-Thérèse-d'Avila! Que de belles pages encore contiennent les annuaires du Séminaire de Sherbrooke!

Plus près de nous, outre ces productions éparses dans les journaux et brochures, il y a un précis de l'"Histoire religieuse des Cantons de l'Est." Récemment, un jeune prêtre, M. l'abbé Gravel, écrivait la monographie de Bromptonville. Si nous voulons élargir le genre que nous étudions, nous devons mentionner "Les Bois-Francs," histoire régionale complète et due à la plume de M. l'abbé C.-E. Mailhot, ainsi que celle du comté de Drummond, par le notaire Saint-Amant. Et que d'autres choses encore!... Mais le cadre de cet article ne me permet pas de marcher plus loin dans la *galerie des fa'iseurs de monographies*.

Evidemment que nos compatriotes de langue anglaise, auxquels fut concédée cette "petite province," qui renferme quatorze comtés

(1) Depuis quelques années, deux grands quotidiens de Québec, le *Soleil* et l'*Action Catholique* servent à leurs lecteurs presque toutes les semaines, chacun une jolie monographie paroissiale illustrée.

(1) Annuaires pour les années 1881 à 1887.

(2) Annuaires pour les années 1885 à 1891.

(3) Aujourd'hui curé de Windsor et prélat de la Maison du pape.

(4) Annuaires, Séminaire de Sherbrooke, 1885 à 1890.

(5) Né, 22 août 1844; mort, 30 septembre 1910.

aujourd'hui, sont beaucoup plus avancés que nous dans ce genre de littérature. Ils ont à leur crédit pas moins d'une soixantaine de publications historiques. Ils possèdent à un haut degré le culte familial et cantonal.

—o—

Voilà pour la saison la seule gerbe d'épis qu'il m'a été possible de recueillir au champ littéraire des Cantons de l'Est (1). Mais à cette faible moisson en apparence, il y a une cause. Si personne n'a encore pu chanter par la plume ou fixer sur la toile nos régions de poétiques paysages, de rivières et de lacs enchanteurs, c'est que les pionniers, les fondateurs, les apôtres de cet immense domaine ont peiné d'abord et longtemps pour coloniser, établir, instruire et former un noyau de bons citoyens. On sait que l'élite du côté des choses de l'esprit ne s'est pas constituée du jour au lendemain. N'oublions pas que ce n'est qu'un siècle et demi au moins après la fondation de Québec, des Trois-Rivières et de Montréal, que Sherbrooke vit poindre l'aurore de la civilisation, s'abattre graduellement ses immenses forêts. Ce n'est qu'au jour où fut fondé son séminaire, foyer d'où partent tous les rayons, qu'elle naquit à la vie intellectuelle. Puis, vous savez que les Cantons de l'Est furent primitivement concédés aux Anglais. Il fallut bien des ménagements pour les faire retraire!... Les Anglo-Saxons proposaient, mais les berceaux de nos vaillantes mères disposaient... Aujourd'hui, vraiment, l'influence numérique des groupements de langue française est prépondérante dans presque toutes les paroisses des quatorze comtés. C'est au clergé et à nos mères que nous devons, après Dieu, ces magnifiques résultats!

Et, sous forme de conclusion, j'avise nos chercheurs que nous possédons ici les matériaux nécessaires à la confection d'une solide histoire régionale. Puis, je forme des vœux pour que, dans chaque famille, dans chaque paroisse, il se trouve un patriote assez éclairé pour fixer par la plume ou le pinceau, le passé et le présent. C'est à cette œuvre-là, que se sont employés nos précurseurs de monographies régionales.

J.-D. DUFOUR.

Sherbrooke, 20 avril 1924.

(1) "Le Défricheur", de Gérin-Lajoie, bien que n'appartenant pas à l'histoire, n'en constitue pas moins une œuvre de grand mérite.

NOS GUIDES HISTORIQUES

C'est Arthur Buies, l'un de nos chroniqueurs les plus goûtés, qui a dit que: "Québec a des monuments, chose rare en Amérique; il y a aussi des ruines, chose unique." Ce n'est pas seulement à cause de ses monuments et de ses ruines que Québec est remarquable, mais aussi parce que la cité de Champlain occupe un site incomparable et que, de plus, toute l'épopée de la période française s'est déroulée sur son rocher et qu'au moins 50% des événements remarquables du régime anglais ont aussi eu Québec pour scène. De nombreux souvenirs rappellent ces événements historiques et l'on ne peut que se sentir enveloppés des mille et un témoignages qu'ont laissés à tous les tournants de rues quelques-uns des événements qui constituent notre histoire.

Depuis longtemps, les touristes affluent nombreux dans la cité de Champlain, mais le développement rapide de la voirie et l'accroissement quasi phénoménal des automobiles ont contribué à ame-

ner sur le promontoire de Québec des centaines de mille visiteurs, chaque année, venus de toutes les parties du Canada et, en particulier, de la république voisine.

Ces touristes en quête d'amusements et de repos, recherchent aussi quelque chose de nouveau, et la ville de Québec, avec son cachet de vieille ville normande, son parler du grand siècle de Louis XIV et cette atmosphère d'ordre, de sérénité et de distinction qui en constituent les principales caractéristiques; la ville de Québec, dis-je, leur offre quelque chose de tout à fait nouveau et de non moins charmant parce qu'elle constitue un contraste avec tout ce qu'ils avaient vu auparavant, en dehors de la province canadienne-française.

Toutefois, bon nombre d'entre eux, peu familiers avec notre histoire et nos légendes, aimeraient à se faire conduire de façon intelligente à travers nos rues, nos avenues, nos parcs, nos champs de bataille, etc., afin d'apprendre sur place l'histoire qui s'y rattache. C'est pourquoi la *Société des Arts, Sciences et Lettres* de Québec, qui comprend l'élite de la population, a voulu créer un service de *guides historiques* dont les membres sont aujourd'hui à la disposition des touristes. A cette fin, elle a constitué une *Commission des guides historiques* et elle a formé, au cours de la dernière saison, une cinquantaine de jeunes gens instruits et bilingues qui ont étudié l'histoire de la ville de Québec et qui, de plus, l'ont parcourue en tous sens, guidés par leurs professeurs. Plus que cela, ils ont même sillonné la banlieue de Québec, depuis le Cap-Rouge, à l'extrémité ouest du promontoire, jusqu'à Sainte-Anne de Beaupré, qui se profile sur le Cap-Tourmente.

Ces guides pourront, dorénavant, renseigner ceux qui requerront leurs services sur tout ce qui se rattache au vieux Québec comme, par exemple, ses fortifications, ses principaux sièges, ses chapelles et monastères et couvents qui datent de la période française, ses institutions d'enseignement qui remontent jusqu'aux premiers temps de la colonie, ses édifices publics les plus remarquables par leur architecture, ses monuments qui rappellent le souvenir de nos ancêtres les plus illustres, ses établissements de commerce, d'industrie et de finance les plus dignes de mention, ses parcs publics et sa terrasse unique au monde; bref, sur tout ce qui en constitue le cachet et qui en fait l'attrait et le charme.

En s'adressant au *bureau d'information* de tout hôtel, à celui de l'Hôtel de Ville, ou au siège du *Quebec Automobile Club*, (69, rue Buade) l'on pourra obtenir l'un de ces guides que chacun pourra facilement identifier par un insigne spécial portant les deux seuls mots "Guides" et "Québec", encadrant la statue de Champlain, fondateur de la ville.



LES PROPOS DE L'ENTR'ACTE

par Aimé Plamondon, de la Société des Auteurs canadiens

SENSATIONS D'ART

L'Orchestre symphonique de Boston
Directeur: Pierre Monteux

Il ne saurait être question pour le pauvre profane que nous sommes de parler du merveilleux concert que nous a donné récemment l'Orchestre symphonique de Boston au point de vue de la composition du programme, du choix des pièces et des multiples détails de leur admirable exécution. Seulement, comme l'événement dépasse de beaucoup en envergure toutes les manifestations artistiques dont Québec a été le théâtre depuis assez longtemps, disons depuis la première visite de l'illustre De Féraudy, suivie de l'inoubliable semaine Lambert-Sorel, nous osons tenter de résumer fort imparfaitement quelques-unes des impressions, des émotions plutôt, que nous avons ressenties et goûtées durant les deux heures si courtes que le maître Pierre Monteux a bien voulu nous laisser vivre sous l'enivrante influence de sa baguette magique.

Quel spectacle redoutable et attirant tout à la fois que celui d'un grand orchestre rangé en bataille sur la scène, avant l'ouverture d'un concert! Dans la grande clarté crue que projettent les herbes et qui se confond avec le dur rayon de la rampe, les musiciens en habit nous semblent un gigantesque essaim de ces sphex dont parle Fabre, aux ailes tombantes, tachés de blanc sous la gorge, et qui se préparent à s'envoler, emportant entre leurs pattes puissantes les mélodieuses cigales que sont les instruments de musique multi-formes et multicolores, aux sonorités étranges et compliquées, qui dissonent tous à la fois sur des modes opposées.

Soudain paraît le roi de l'essaim dont le seul aspect fait se redresser tous les autres et étouffe les plaintes des violons meurtris, des cuivres déchirés. Sa robe est semblable à celle de ses frères, mais il ne porte pour tout butin qu'un fétu de paille. Il escalade un tertre minuscule qui se trouve en face de l'essaim, puis ouvrant largement ses ailes, il brandit avec force son sceptre-fétu et..... c'est l'envol des insectes de proie avec leurs prisonnières.

Au bout d'un moment, on ne voit plus l'essaim, un nuage prestigieux, fantastique, se dérobe à nos yeux, mais voici que la chanson divine des cigales parvient à nos oreilles et y verse une extase qui engourdit nos sens, allège notre cerveau, vivifie notre cœur, en un mot anéantit délicieusement notre être tout entier et le noie infiniment dans le merveilleux océan des sons.

D'abord, nous entendons la plainte attendrie de l'âme humaine qui dans sa course éternelle vers le Bonheur se voit sans cesse repoussée par le Destin implacable et inévitable. Tous les efforts sont vains, on le sait, mais on les tente quand même avec une énergie sans cesse diminuée qui peu à peu s'épuise et fait place à l'affaissement, puis au désespoir.

Heureusement le travail est là qui tend vers nous ses bras vigoureux, nous offre son étreinte rude et bienfaisante. On y court, on se livre à lui sans réserve, mais bientôt, hélas! c'est la fatigue, c'est l'épuisement, et alors on se retourne vers le passé pour lui demander un peu de réconfort en évoquant pieusement les instants de joie et de tendresse, que grâce au recul des jours, il semble nous avoir dispensés.

Rien n'y fait pourtant, la mélancolie nous envahit de nouveau, plus lourde que jamais et l'on se laisse aller, pour oublier, à des rêveries vagues et désordonnées semblables à celles que produisent l'alcool et les stupéfiants. Mais toutefois une âme forte se ressaisit toujours, tôt ou tard, elle comprend que le vrai bonheur ici-bas n'est pas en nous-mêmes mais autour de nous, elle s'approche des autres âmes, souffrantes et inquiètes comme elle-même, et communiant fraternellement à leurs plaisirs et à leurs chagrins, à leurs espérances et à leurs déceptions, trouve enfin dans le bonheur des autres un sujet de véritable contentement, une raison de vivre.

Puis, la scène harmonieuse change, et des accords exquis nous ramènent au temps des contes et des légendes. Le passé héroïque des fiers guerriers, des preux chevaliers et des grandes dames amoureuses ressuscite en nous et nous ravit au rythme tour à tour berceur ou farouche, plaintif ou grandiose, des romances d'amour, des chants de guerre ou des marches triomphales.

Soudain voici qu'un motif de valse d'abord hésitant, quasi-forme et comme incomplet, s'insinue en nos âmes, puis peu à peu se précisant, s'avisant, s'électrisant, il s'impose, nous caresse, nous grise et nous enivre au point de nous faire souffrir. Et nous voilà partis à travers le monde dans le tourbillon de la valse qui entraîne dans ses spirales capricieuses et irrésistibles la foule des humains enlacés. Parfois des sanglots, des clameurs de détresse, des râles d'agonie voudraient casser la chaîne de l'inférieure mélodie, mais c'est peine perdue, ils ne font que donner au rythme ensorceleur un regain de force, un renouveau d'entrain. La valse fatale nous entraîne sans retour vers les rives de l'au-delà.

Enfin, voici que notre voyage unique et incomparable nous a conduits au-dessus de la merveilleuse Italie, car nous entendons tout à coup, lointaines d'abord, puis plus précises et toutes proches, bientôt, les chaudes mélodies d'amour et les ardentes sérénades des fils et des filles de cette terre fortunée entre toutes. Un peu plus loin, nous sommes dans la campagne romaine, le soir, à l'heure du retour des muletiers qui rentrent du travail, accueillis et salués par les tendres plaintes de leurs compagnes belles et passionnées. Et voilà midi, sur les cimes, dans le grand soleil qui écrase, face à la mer, avec les impressions de néant grandiose qui naissent toujours du spectacle de l'immensité. Enfin c'est Naples et sa fête perpétuelle, Naples la folle, Naples l'enjouée avec ses musiques, ses danses, ses amoureux, Naples avec son Vésuve dont la perpétuelle et menaçante rumeur donne à la joie une saveur infinie, Naples avec ses feux d'artifice, avec ses nuits d'étoiles qui la font ressembler à la plus belle des cités enchantées des Mille et Une nuits. On regrette un peu de n'avoir pas entendu défilé l'idéale théorie des belles filles d'Italie s'en allant, une amphore précieuse sur la tête, vers quelque fontaine de Jouvence, puiser l'eau enchantée qui doit les faire toujours jeunes, toujours séduisantes, toujours aimées, mais il ne faut pas trop demander au Rêve ni au Bonheur.....

(Suite à la page 18)

HIER ET AUJOURD'HUI

QUELQUES SOUVENIRS D'ANTAN



La saison de navigation s'est ouverte cette année au moins quinze jours plus tard que de coutume. L'an dernier, il en a été de même. Par contre, la navigation fut en avant de plus de trois semaines l'année précédente, et l'on a vu un bateau voyager, entre Montréal et Trois-Rivières, en pleine fin de mars, fait qui n'avait pas été enregistré depuis au moins quarante ans dans les annales maritimes de la province.

Cette saison de navigation à Québec a été dans notre histoire l'objet de bien des caprices de la nature et il est intéressant de faire, à ce sujet, une petite excursion dans le jardin à fleurs si variées de la "petite histoire". Voici ce que nous y cueillons, du côté, disons, de "fleurs de neige".

Ceux qui s'étonnent et se plaignent des rigueurs tardives du dernier hiver savent-ils que le 8 mai 1874, il y avait encore un pont de glace entre Québec et Lévis? Cette banquise fut brisée, ce jour-là même, dans l'après-midi, et il s'ensuivit une débâcle formidable, le pont entier s'ébranlant du Cap-Rouge en venant vers la ville. Les ravages furent considérables; la glace emporta tout ce qui se trouvait sur son passage, le long des deux rives: quais, estacades, jetées, bateaux, goélettes. Près de cent vaisseaux furent endommagés. Pendant tout cet hiver-là, nous rapporte M. George Gale, dans ses souvenirs sur le vieux Québec, la glace avait été solide en face de la ville à tel point qu'on traversait dessus, d'une rive à l'autre, en "sleighs". Cet amoncellement de banquises sur le fleuve était d'autant plus anormal que dans la ville la neige était fondue et que l'on circulait, dans les rues, en voitures d'été.

Mais cela ne brisait pas le record des débâcles tardives sur le St-Laurent puisqu'il est consigné dans les annales maritimes de Québec que le 9 mai, la glace était encore solide devant la ville. On fit à ce sujet une expérience assez curieuse. Comme les banquises étaient éparses sur le fleuve, ce qui rendait la navigation des traversiers très difficile et dangereuse, on permit à un certain capitaine Le-Breton, de confectionner un "pont" en liant ensemble de larges blocs de glace au moyen de chaînes de fer. Cet ingénieux capitaine en fut quitte pour son travail et pour ses chaînes; ces dernières se détachant sous le mouvement de la marée montante s'en allèrent tout simplement au fond de l'eau laissant les banquises continuer leurs caprices de va-et-vient.

Ces glaces épaisses, en face de Québec, en plein mois de mai, constituaient assurément un phénomène. Mais la nature en a ménagé bien d'autres plus remarquables encore à Québec.

Le 6 juin 1816, les Québécois furent ensevelis sous une véritable tempête de neige digne des plus beaux jours de janvier. Une autre "tourmente" eut lieu, dans le même mois, mais plus tard, en 1836. Chose curieuse, cette tempête de juin 1836 fut précédée de plusieurs jours d'obscurité à peu près complète qui s'étendit sur toute la ville et le district, le long des deux rives, jusqu'à Cap-Chat. Telle fut cette "noirceur" qu'en plein jour, des navires naviguant sur le fleuve durent mettre à l'ancre; dans les villes et les vil'ages à midi, on allumait partout les lampes et les chandelles.

Rappelons encore un phénomène de la nature québécoise: au mois de janvier, 1859, le fleuve Saint-Laurent, en face de Québec, se transforma, pendant quelques jours, en un véritable miroir. De New-Liverpool jusqu'à l'extrémité nord de l'île d'Orléans, et d'une rive à l'autre, l'on patinait ainsi qu'aujourd'hui à l'Aréna. Cette année-là, du reste, notamment en janvier, le froid fut d'une intensité incroyable; l'on vit le mercure descendre à 48° au-dessous de zéro, aux environs des Plaines d'Abraham.

Et puis, sait-on que nous célébrions dans le dernier mois de mars, le vingt-cinquième anniversaire du dernier pont de glace qui se soit

formé en face de Québec? Ce pont formé à la fin de janvier, se dégrêea seulement le 10 avril. Il avait été solide pendant plus de deux mois, au point que l'on organisait, dessus, des courses de chevaux.

Comme on peut le voir, à la lumière de la "petite histoire", quand en nos temps modernes, l'on voit la saison de navigation s'ouvrir aux premières semaines d'avril, quand on sent encore les morsures du froid et du vent, les coups de fouet de la "poudrerie" nous cingler le visage, au milieu d'avril, l'on aurait bien tort de se plaindre; nos pères en ont vu bien d'autres.

A ceux qui sont aussi portés à gémir sur les lenteurs du "ferry boat" entre Québec et Lévis, à cause des glaces, pendant l'hiver, faudrait-il leur faire raconter par les très anciens les héroïques traversées du fleuve avant la construction des bateaux traversiers dont le premier fut mis en service en 1822, par un nommé Lémouillier? Ce fut une période épique dans l'histoire maritime de Québec. Le court voyage de Québec à Lévis et retour s'opérait en canot; et quel voyage lorsque, comme de nos jours le fleuve était parsemé de banquises voyageant sans cesse en tous sens au gré de la marée. Il y eut des tragédies.

Le 12 février 1839, un canot appartenant à un nommé Chabot, cherchant à traverser de la Pointe-Lévis à Québec, fut démantibulé par les glaces flottantes et seize des vingt personnes qui se trouvaient dans l'embarcation se noyèrent. Les membres de l'équipage de ces canots étaient de rudes navigateurs canadiens-français qui se riaient des dangers qu'ils couraient constamment; ils portaient, dit la chronique du temps, un costume spécial formé d'une épaisse chemise de flanelle rouge, d'un pantalon de grosse toile à voile et de larges mocassins. L'équipage d'un canot se composait généralement de six hommes; quand ils ramaient ces hardis mathurin chantaient, pour se donner du cœur, de vieux airs canadiens.

Au temps des Français, la traversée du fleuve entre Québec et Lévis était dirigée par des Indiens. Rappelons enfin que c'est vers 1830 que les canots traversiers furent remplacés par de petits bateaux à voile qui s'appelaient "Le Petit Coq", l'"Unity", "L'Artic" et bien d'autres. Le "Lauzon" fut le premier bateau traversier à vapeur qui fit le service entre Québec et Lévis, il fut construit sur la rivière Saint-Charles en 1817 et il navigua jusqu'en 1828.

D. P.

(Suite de la page 17)

L'extase dure deux heures, on dirait deux secondes plutôt, puis le nuage se dissipe, le chant cesse, nos pauvres yeux se rouvrent et nous revoyons sphex et cigales, musiciens et instruments.

Et nous repartons, mais cette fois pour tomber dans la rue noire et déserte ou siffle l'aigre bise d'avril qui ride les innombrables flaques d'eau boueuse. La réaction est si forte que nous sentons presque les larmes monter à nos yeux du fond de notre cœur qui voudrait encore, qui voudrait toujours être heureux.

On se ressaisit pourtant, on revient à la réalité et, rentré chez soi, dans son fauteuil, au coin du feu, on bénit le génie tourmenté et fataliste de Tchaikowsky, le génie clair et soigné de Lalo, le génie nerveux et ensorceleur de Ravel, le génie facile et pittoresque de Charpentier et l'on joint à l'hommage l'admiration émue qu'on offre à ces grands maîtres, un tribut d'ardente reconnaissance pour l'éminent musicien qui vient de nous les révéler une fois de plus sous une forme si parfaite et pour les incomparables artistes qui le secondent dans sa tâche grandiose et glorieuse.

AIMÉ PLAMONDON.

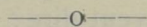


CHEZ NOS MEMBRES



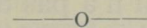
Trois des membres de La Société des Arts, Sciences et Lettres ont été honorés par d'importantes nominations lors des dernières élections générales du Barreau de Québec. D'abord, M. L.-A. Cannon, C. R. qui a été élu bâtonnier; puis, M. Hector Laferté, M. A. L. qui a été réélu trésorier et M. Alph. Pouliot qui a été maintenu dans ses fonctions de secrétaire de l'association locale de nos avocats.

Nos sincères félicitations à nos trois distingués collègues.

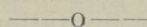


M. Jos.-S. Blais, ancien surintendant des succursales de la Banque Nationale, et M. Bruno Lefebvre, qui était comptable de cette institution, tous deux membres de la Société des Arts, Sciences et Lettres, nous ont quittés le 5 mai pour occuper à Montréal d'importantes positions dans le bureau de la nouvelle banque provenant de la fusion des banques Nationale et d'Hochelaga.

Avant son départ, le 3 mai, M. Jos.-S. Blais, qui était directeur de notre société, a été l'hôte d'honneur d'un dîner offert à l'Hôtel Saint-Roch, par les officiers de la Société.



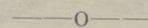
Il convient de féliciter sincèrement le secrétaire-correspondant de notre société, M. George Morisset, pour l'excellente initiative qu'il a prise, en sa qualité de secrétaire de la Commission de l'Exposition, d'organiser une Semaine Nationale, qui sera la dernière de juin; soit du 24 juin au 1er juillet inclusivement et au cours de laquelle, à part diverses manifestations de caractère économique concernant l'industrie manufacturière, on célébrera la fête nationale des Canadiens français et celle de la Confédération.



M. G.-E. Marquis, directeur des cours de Guides Historiques fondés par la Société des Arts, Sciences et Lettres, et quelques autres membres de la Société, ont fait, ces jours derniers, passer les derniers examens aux aspirants guides historiques de Québec. Presque tous ces derniers au nombre d'une quarantaine, ont conservé suffisamment de points pour recevoir le diplôme de guide officiel de Québec et tous pourront entrer dans leurs nouvelles fonctions dès l'ouverture de la saison du tourisme.

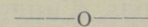
Il convient, en cette circonstance, de signaler le travail considérable que s'est imposé M. Mar-

quis, qui a eu la tâche, après avoir eu lui-même l'idée de cette belle fondation, d'organiser ces cours, de les suivre constamment, de préparer les examens et de faire visiter les lieux historiques de Québec et de la banlieue, en tête des aspirants-guides.

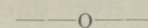


Notre collègue, M. Alonzo Cinq-Mars, journaliste, qui vient de publier un excellent recueil de vers "De l'Aube au Midi", peut se vanter d'avoir eu une "bonne presse". A peu près tous les grands journaux de la province et maintes revues ont publié de son ouvrage des articles les plus élogieux et qui sont, du reste, mérités.

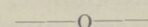
"De l'Aube au Midi" apparaît dans la liste des ouvrages qui ont été soumis au jury du concours du Prix David.



D'autres membres de la Société des Arts, Sciences et Lettres participeront à ce concours du Prix David, entre autres, M. J.-Eug.-Corriveau qui a présenté ses deux pièces de théâtre: "L'anti-féministe" et le "Chevalier de Colomb", et M. J.-François Laroche, qui a envoyé "Aux Pays ensoleillés".



Nous souhaitons à notre collègue M. Edouard Fortin, avocat et directeur de l'*Eclairneur* de Beauceville, la plus cordiale bienvenue. En effet M. Fortin, qui a été récemment nommé au poste important de directeur-gérant de la rédaction de l'*Événement*, réside maintenant à Québec. Sa famille y viendra s'établir à l'automne.



Nous avons à déplorer le départ d'un autre de nos membres et collaborateur du *Terroir*, M. Jacques Laroche parti pour Montréal, voilà quelques jours. M. Laroche avait commencé, dans le dernier numéro du *Terroir* une série d'interviews sur le développement des arts, des sciences et des lettres dans notre province, et il s'est vu avec regret obligé d'interrompre cette intéressante enquête. C'est dire que nous regrettons doublement son départ. M. Laroche, toutefois, nous a promis qu'il n'interrompra pas sa collaboration au *Terroir*, encore qu'il devra la restreindre. Nous lui souhaitons, dans la Métropole, tout le succès que mérite son talent fortifié par plusieurs années d'études théâtrales et d'observations, à Paris.



SCÈNE VUE

Ceci pourrait être intitulé: Petit essai sur la psychologie féminine, ou encore si la mode était aux titres longs: Comment la femme sait toujours se tirer d'affaires dans les situations embarrassantes; ou bien encore: Où il est question d'un soulier taché de boue, d'un bas, d'une jupe, d'un gant et d'un mouchoir. C'est l'une de ces petites scènes vues et vécues qui passent généralement inaperçues, mais que l'on trouve amusante quand on prend la peine de les observer; de ces petites scènes qui sont, en somme, tout le fonds de ces mémoires que nous laissent de grands hommes; recueils de riens, d'enfantillages, chaos de rabâchages et de bibeloteries accumulés avec une importance comique et à la longue agaçante, mais que l'on fait passer pour chef-d'œuvre quand même.

Donc, c'est l'un de ces riens. L'autre soir qu'il pleuvait, une fillette pénètre chez moi, l'un de ses souliers taché de la boue de la rue. Elle aperçoit la tache qu'elle veut faire subrepticement disparaître. A cette fin, elle promèna le bout de son soulier sur son bas, le long du mollet, naïvement, transportant ainsi la malencontreuse tache du bout du soulier au bas. Un sourire la fait rougir de sa naïveté; pour la réparer, elle se baisse et essuie le bas du rebord de sa jupe, où apparaît aussitôt la boue parvenue ainsi à une troisième station. Un peu affolée, la fillette saisit le bas de sa jupe qu'elle essuie de son gant, sur lequel s'estompe incontinent de la malheureuse tache de boue. Alors, il ne restait plus à l'ingénieuse et coquette fillette qu'une ressource: de son mignon mouchoir, elle fait disparaître la tache des gants puis engloutit au fond de son sac-à-main le petit carreau de toile, dernier receleur de l'obstinée tache de boue.

Tout cela avait pris bien moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire ou pour le dire, et ces diverses manifestations de la coquetterie et de la propre-

té féminines s'étaient succédé avec la rapidité saccadée d'une scène cinématographique.

Qu'est-ce que cela veut dire? demanderez-vous. Cela veut dire que la femme sera toujours la femme, et que ce n'est pas à la femme de faire des efforts pour égaler l'homme mais à ce dernier de chercher à se rendre l'égal de la femme, du moins dans les petites choses.

LE FEMINISTE.

DANS LES TRAMWAYS

La coutume ou plutôt la politesse—à Québec,— veut qu'un homme assis dans le tramway cède sa place à une dame qui n'a pas de siège et qui est debout. C'est très beau, c'est presque touchant même: c'est, chez nous, une manifestation de politesse qui sent sa survivance française de très près. On ne fait pas cela aux Etats-Unis et dans nos villes canadiennes qui s'américanisent.

C'est donc très beau et même touchant, soit: mais j'ajouterai que c'est vexant parfois, et le monsieur qui cède sa place se fait quelquefois jouer des tours qui lui font monter la colère au front.

L'autre jour, j'ai vu un monsieur céder galamment sa place, avec un aimable sourire, à une dame plutôt lourde, qui mit probablement trop de temps à se rendre à l'aimable invitation, puisqu'un mufle qui se trouvait debout devant la dame, capta le siège si galamment offert, s'y installa confortablement en déployant son journal, dont il frôla sans plus de façon le visage de sa voisine.

Le monsieur ne giffa pas le visage de ce malotru et ne lui décocha pas même le moindre trait. Je lui vis simplement rougir les oreilles. La patience et la mansuétude de ce monsieur n'avaient d'égal, vraiment, que le culot de ce goujat.

Il y a de ces saints épais qui nous font regretter presque d'être poli.

GRAIN DE SEL.



LE PAYSAN DE FRANCE

*Texte de la conférence faite en mars dernier par M. Geo. Bouchard,
député de Kamouraska, sous les auspices de la Société
des Arts, Sciences et Lettres.—(Suite).*



La faux française a gardé sa forme primitive. Malgré que son manche anguleux et ses poignées sans élégance et sa large lame grossière n'aient rien de comparable à l'élégance, la légèreté et la qualité de la faux canadienne, elle subsiste quand même active aux mains des paysans français conservateurs et peu porté aux innovations.

Dans les pays de petite culture la fenaison a conservé son cachet de poésie ancienne; la cadence monotone des coups de faux faisant tomber le foin en "ondains" se compare avantageusement au terrible bruit de mitrailleuse des faucheuses mécaniques.

Après les faucheurs ce sont les faneuses qui avec des gestes pleins de grâce secouent et retournent les "ondains" en emplissant l'air des parfums des herbes mortes comme des notes douces de leurs voix vivantes et fraîches.

Le côté agréable de ce travail n'avait pas échappé à l'observation de Madame Sevigné qui disait que "faner, c'est retourner du foin en batifolant dans une prairie".

Cependant ceux qui songent que ce travail s'accomplit sous l'ardeur d'un soleil de juillet voit un autre côté à la médaille poétique!

Pour terminer l'opération le foin est mis en "moyettes" "toutines" "cabotins" "capucins" c'est-à-dire en petits amas de forme conique qui sont des veillottes que le langage populaire a qualifié de "veilloches".

La rentrée des foin et des grains, l'arrachage des betteraves, des pommes de terre et du lin, le binage et le sulfatage de la vigne etc. . . . Ce sont autant d'opérations culturelles qui requièrent d'une façon constante l'application des muscles et de l'intelligence du terrien français. Il faut voir les paysans à l'œuvre, sur les guérets comme sur les chaumes et les prairies, depuis l'aube jusqu'au couchant, pour juger de leurs patients laboureurs!

Je vois encore, là-bas, au sommet du coteau le pâtre debout et sifflant ses chiens pour les inviter à partager son repas, sous l'œil bénévole d'un troupeau de quelques centaines de moutons bien dociles. Je le vois entr'ouvrir sa panetière pour en retirer un morceau de viande et un chateau de pain, et un gobelet d'étain pour recevoir l'eau de la source. La vie de ces bergers isolés au milieu de leur troupeau et exposés à toutes les intempéries sans autre abri souvent qu'une misérable petite hutte, m'a semblé une vie très rude. Aussi les bons bergers et les bonnes bergères deviennent de plus en plus rares.

En Savoie, dit L. Vaillant. (Le Cœur et la Croix de Savoie) "une bergère, sur un tertre gazonné, surveille son troupeau, semblable de loin à une statue en bois colorié. Et son costume est pareil à celui que revêtaient, il y a plusieurs centaines d'années, les femmes qui dorment maintenant sous les dalles de pierre. Sur la tête, elle porte une coiffe blanche épanouie en corolle et retenue par une jugulaire de ruban rouge. Le fichu de cotonnade croise sur les épaules un semis de fleurettes rouges et bleues et s'engage dans une haute ceinture de laine qui entoure la taille, l'équarrit, l'enferme en une gaine; cette pudeur presque monacale, cette apparence religieuse se précisent et s'augmentent du cœur et de la croix d'argent qui se balancent, enfilés dans un ruban de velours noir sur le devant de la ceinture. . . . et les sabots de hêtre recourbés et pointus, accentuent la ligne incurvée de tout l'ensemble."

A la campagne les chomages sont rares et comme la ferme est apte à procurer du travail à tout le monde, nous voyons souvent des garçons et des filles qui gardent de petits troupeaux de vaches, de chèvres, de brebis ou d'oies le long des grandes routes, sur les coteaux ou au fond des ravins.

En pays de montagne comme dans les Vosges, la Savoie ou l'Au-

vergne ce spectacle revet un caractère de simplicité des plus admirables.

Combien de jeunes paysannes qui se distraient de la surveillance de leur troupeau en tricottant; combien de vieilles femmes également qui tricotent de leurs vieux doigts tremblants près d'une vache docile. L'animal rase avec avidité l'herbe du pré en attendant l'heure de la traite ou l'heure pénible ou l'on devra l'atteler pour les rudes besognes de la ferme.

"Dans bien des villages, comme dit Antony Valabrègue (Sur les Grandes Routes de France), j'ai rencontré des femmes très usées en apparence et dont on ne saurait dire l'âge. Elles vont, courbées vers la terre, pliant le dos par habitude, comme si elles venaient de se pencher sur la tâche, ou bien elles se tiennent assises sur un banc, absorbées dans une contemplation immuable. . . . elles semblent une apparition résistante et tenace du passé.

"Elles ont la physionomie ascétique, le visage osseux et transparent, le teint exsangue et couleur de cire. La maigreur a fait ses doigts effilés et elles tiennent leurs mains tombantes. On se doute, à les voir qu'elles occupent peu de place au logis; elles se font petites se blottissent dans les coins pour se faire oublier, et se pétochent sur le seuil ou près du feu.

"On les prendrait presque toutes, au premier abord, pour des centenaires; mais aux champs, les traits sont vite flétris, et quand on les examine de près, quelque détail de leur visage semble indiquer qu'elles n'ont peut-être pas dépassé la soixantaine: Il y a des vieilles qui sont propres. . . des yeux clairs et vigilants. Un bonnet tuyauté couvre leur tête, et l'on ne devine pas qu'elles n'ont plus de cheveux. On rencontre des vieilles en haillons acceptant la charité des voisins, glanant dans les champs après la moisson."

La participation des femmes aux travaux des champs est un des traits de la culture française qui retient le plus l'attention du voyageur canadien. Au moment de l'arrachage des pommes de terre, des légumes ou du lin comme au temps des vendanges et des récoltes toute la famille est mobilisée aux champs.

Et dans les provinces comme l'Alsace, où la population est groupée en petits villages, vous ne trouvez que des invalides aux maisons, et pas être qui remue au village. Toute la population est éparpillée aux champs. La femme accompagne généralement son mari aux champs pour soutenir son ardeur comme elle l'accompagne à la foire pour le protéger contre ses faiblesses. . . surtout quand les ventes ont été heureuses et que le vin nouveau a fait son apparition.

L'on ne pourrait faire le bilan des activités de la femme rurale sans signaler la profonde modification qui s'opère dans les campagnes par suite de la disparition graduelle des petites industries domestiques.

Déjà en 1856 ce fait faisait dire à Bonnemère (Histoire des Paysans p. 372-73) que "l'Industrie des femmes est détruite. . . . le fuseau tourne stérilement entre des doigts découragés. La ville a enlevé aux champs cette précieuse ressource; c'est vers la ville que le paysan tourne ses regards pour suivre de ses regrets cette richesse enfuie à jamais, pour contempler ces puissantes machines qui ont brisé, sous le premier tour de leurs roues, les quenouilles de toutes les paysannes.

"Avec l'industrie des fileuses ont disparu les veillées, ces joyeuses réunions des longues soirées d'hiver. Là s'entretenaient l'esprit de société, la gaieté, l'amitié; là aussi l'amour pur et naïf naissait et se développait librement et franchement sous l'œil de la mère et à la face de tous.

"Les légendes terribles, les chansons aux couplets sans nombre, faisaient oublier la marche du temps. On se voyait plus souvent et de plus près, et l'on s'aimait.

“Aujourd’hui ces réunions qui n’ont plus de prétexte ont disparu. Chacun est enfermé chez soi; au lieu de causer avec son voisin, *on cause de son voisin* et, faute de se voir, on s’aime moins.

“C’était, en effet, le bonheur des champs que filait la quenouille des fileuses; c’est le bonheur des champs que les machines ont broyé sous leurs dents de fer.”

La même plainte de nostalgie du passé est sortie du cœur du grand romancier de la France rurale, M. René Bazin (*Le Moindre Effort*).

“Dans ma jeunesse, tous les quinze jours, la métayère, sa fille, ou son fils boulangeaient dès la première heure, puis le four était chauffé avec des brassées d’épines. (Il n’y avait donc pas de pain sans épines, pourrai-je dire) et bientôt dans la campagne, la cheminée versait à la fois un peu de fumée bleue et l’abondante odeur de pain frais, un grand parfum qui courait sur les sillons mêmes où le blé avait mûri. Aujourd’hui, elles sont rares les fermes où l’on trouve dans la grande salle commune, la panetière où l’échelle horizontale pendue au plafond, ou encore la large planche accrochée à la muraille, où reposent alignés les lourds pains ronds que la ménagère appuiera contre sa poitrine et coupera en moellons qui résistent à la dent, mais qui résistent aussi dans le sang des hommes. . .”

Il ne faudrait, cependant, pas conclure trop hâtivement que le pain de ménage n’existe plus en France parce qu’il m’a été donné assez souvent d’assister à des cuites de pain dans quelques fermes des environs de Limoges, au cœur de Limousin.

Quoiqu’il en soit de ces transformations de la vie rurale modifiée par l’introduction du mécanisme moderne et des idées urbaines répandues par la presse, le service militaire et le flot des touristes, il n’en reste pas moins vrai qu’il y a une France paysanne encore très active qui n’a pas été plus avare de son sang sur les champs de bataille que de ses sueurs sur les champs de culture et qui continue aujourd’hui d’assurer le relèvement du pays par l’or qu’elle extrait des sillons comme par l’inertie qu’elle oppose aux mouvements révolutionnaires.

Pour Harel avait bien raison de s’écrier (*La Désertion des Campagnes*);

“Ah! que le déserteur s’arrête et revienne
Vers la ferme, à l’endroit où ses pères sont morts
Du métier désappris, que l’absent se souvienne
C’est le travail des champs qui rend les peuples forts.”

Il me tarde, Mesdames et Messieurs, après ces quelques considérations sur le travail de paysans de vous faire voir quelques aspects de vie sociale des habitants des campagnes de France.

Il y a peu de pays dans le monde qui présente plus de diversité dans le paysage que la France.

Les pâturages ondulés de la Normandie, les plaines fertiles du Nord de l’Alsace et de la Beauce, les terrains escarpés de la Savoie, de l’Auvergne et du Morvan et les coteaux de vigne de la Champagne, de la Bourgogne du Bordelais et de la Loire comme les landes de la Bretagne ont chacun leur aspect particulier, comme les populations qui s’y rencontrent. Chacune des régions de France a de date immémoriale sa physionomie propre avec ses diverses formes d’expression; chacune a un type humain ancestralement distinct des autres.

Si la langue française se comprend presque partout en France il n’en reste pas moins vrai qu’il y a plusieurs provinces qui ont conservé leur idiomes anciens assez différents les uns des autres

Dans le Nord-Ouest sur un vaste territoire la moitié environ des Bretons ont conservé le vieux parler celtique, Sur les plaines fertiles et basses du nord 150,000 français parlent le flamand.

En Alsace-Lorraine il y a au moins 25 p. c. de la population rurale qui parle le français; les autres parlant un patois qui est du bas-allemand.

Les Auvergnats, les Limousins, les Gascons, les Bearnais, les Provençaux, les Catelans ont leur idiomes différents et jusqu’aux Montagnards des Pyrénées, les Basques qui ne parlent pas plus exclusivement le français que l’espagnol.

Au début de cette conférence, je vous ai donné un échantillon du parler angevin.

Combien d’autres parties de la France que je n’ai pas indiquées et

NOS GLOIRES NATIONALES



La mort héroïque de Montcalm sur les Plaines d’Abraham.

qui ont encore leurs formes de langages plus ou moins rapprochées du pur français.

La plupart des provinces françaises se distinguent moins nettement aujourd'hui des provinces voisines. Les chemins de fer et les tourisme sans détruire la couleur locale ont cependant adouci les teintes et amorti les reflets.

"C'est encore la montagne, dit Reclus, "qui reste le dernier temple de la sainte simplicité."

C'est encore là que les familles sont plus nombreuses parce qu'on est instinctivement convaincu *qu'un enfant coûte encore moins cher qu'un vice*.

Quoiqu'il en soit de cette diversité de langage, de coutumes et de costumes le caractère paysan se manifeste avec quelques attributs fondamentaux communs que nous allons essayer de mettre brièvement en lumière.

La simplicité de mœurs et de vie voilà ce qui frappe d'abord en visitant les campagnes française.

Il me fait plaisir de répéter ici le mot de M. Prosper Gérard :

"On ne saurait imaginer les richesses de bon sens, les trésors de poésie qui, à la longue, s'amassent dans le cerveau et dans le cœur des simples".

Qu'on ne s'attende pas de trouver dans les petites fermes de France de 5 à 10 acres ou moins, des gardes-robis bien luxueuses, des poêles à glace, pianos, des meubles très riches comme ceux que l'on rencontre dans la plupart des foyers ruraux de chez-nous.

La simplicité de vie, la modération dans les désirs et l'esprit d'économie est à la base des succès culturels.

Les petites habitations rurales sont très modestes d'apparence et requièrent peu de frais d'entretien; elles sont toutes faites de matériaux résistants et elles abritent plusieurs générations successives.

Ces maisons se divisent pour la plupart en deux ou trois pièces qui sont la cuisine et la chambre ou les chambres. Les enfants en grandissant doivent chercher un gîte dans une mansarde et les serviteurs sont encore, en divers endroits, logés à l'écurie.

Parfois les bêtes et les gens vivent ensemble dans une promiscuité gênante, — pour les deux.

En Auvergne, nous dit L. Vaillant (Cœur et Croix de Savoie 185).

"La maison en elle-même est grise. Le climat les matériaux la façonnent et lui imposent une silhouette que les habitants subissent plus qu'ils ne la commandent: basse de murs, haute de toit, fermée au nord, ouverte au midi. La tourmente lui conseille de se tasser, le long hiver, de quêter le soleil, l'humidité de pencher rapidement les versants de son toit, les ardoisières nombreuses, abondantes et proches de se couvrir en ardoises, la mauvaise saison de se munir à quelques distances de la gouttière, avec ces hameçons où l'on fixe les perches de bois en travers de la pente afin de retenir la neige accumulée.

L'hiver, la maison trapue, largement hospitalière donne abri aux bêtes et aux gens; comme une houppelande garnie de fourrure blanche, son toit s'avance tout chargé de neige et l'oiseau sculpté sur la porte a l'air de s'être posé sur elle comme les rouges-gorges s'approchant des demeures quand le temps est mauvais dans les forêts."

Le long de la Loire près d'Amboise en particulier, j'ai visité un grand nombre d'habitations de vigneron creusées dans un rocher crayeux. Ces cavernes m'ont semblé confortables et suffisamment spacieuses. ... si le vin que j'y ai pris n'en a pas toutefois doublé les apparences.

Les maisons sur les côtes de la Bretagne et de la Normandie ont l'aspect de nos vieilles constructions de pierres d'avant la conquête avec peut-être des toits encore plus accentués.

Dans sa vie quotidienne au foyer, le paysan ne fait pas un grand étalage de nappes ou napperons, de couverts luxueux, mais les aliments tout en étant simples sont généralement substantiels et appétissants, et c'est le point capital après tout.

Je me vois encore dans quelques petites fermes des rives de la Loire Angevine pour le repas du midi. Le chef de la famille entouré de ses ouvriers garde sa casquette à table comme signe d'autorité et les femmes actives sont empressées à servir avec leur grâce coutumière.

Le vin et la grande cordialité font vite oublier ce qui manquait au couvert ou des autres formalités ordinaires.

Assistons, si vous voulez avec Audigier (La Terre qui renaît, 29) à un souper paysan en Auvergne chez Jacques Orbeval.

A la soupe de pain bis, fortement beurrée, dans laquelle, suivant la mode auvergnate, Jacques versa de copieuses rasades de picolo... l'absinthe rouge. ... succéda un plat de petit-salé froid.

Ensemble après que le fermier leur eut donné l'exemple, les cinq hommes sortirent leurs couteaux d'une poche de pantalon, les ouvrirent et les secouèrent sur le coin de la table pour faire tomber la poussière de la rainure puis, avec une discrétion qui aurait étonné un profane, se coupèrent une petite tranche de lard et un modeste morceau de pain. Point d'assiettes, de luxe était inutile. En revanche, le lard posé sur le pain fractionné au fur et à mesure en petits carrés que l'on devait finir en même temps que le quignon, et mastiqué religieusement.

"Allons mes amis, dit Jacques, après un moment de silence, ne nous amusons pas, nous sommes ici pour boire et manger, mangeons, buvons et passez-moi vos tasses!"

Les tasses sortirent de la poche gauche du gilet et s'alignèrent au centre de la table... le fermier les remplit d'un Limagne limpide, moussant aux parois et dont le jet, d'une telle couleur de rubis, avant de venir sourdre au creux des gobelets répandait dans sa course un savoureux arôme. Bientôt les langues de débridèrent. On parla de la foire, des paysans et des bêtes.

"Comme le petit-salé est là pour être mangé déclaré Orbeval, reprenez-en mes amis. Tirez, n'hésitez pas nous savons bien ce que c'est que la faim, surtout avec 80 kilomètres dans les pattes.

En coupant lui-même le morceau de lard, il en fit cinq parts qu'il plaça, de la pointe du couteau, sur la nouvelle et plus grosse tranche de pain des valets et des toucheurs.

"C'est pas de refus, dirent ceux-ci, surtout que ce petit-salé a vraiment bonne mine."

Alors, de nouveau, mais plus carrément cette fois les mâchoires fonctionnèrent, et les tasses se remplirent pour se vider aussitôt et se remplir encore."

Ces mœurs simples ont quelque chose d'attirant à tel point que nos ministres, nos professionnels et nos hommes d'affaires sentent le besoin de s'y adonner, dans un camp de chasse, lorsque la civilisation moderne ou la vie exténuante des villes menacent leur santé. La simplicité dans le costume est encore un attribut de la paysanne française malgré les transformations rapides qui s'opèrent dans ce domaine.

Avant le règne d'Henri IV il était défendu aux manants ou paysans, de porter un chapeau et des vêtements de couleur autre que le bis ou le brun "Leur costume était comme un signe d'infériorité, une livrée de servage" (Le Paysan, C. Delon 222).

Comme on s'est servi depuis de l'ordonnance du bon roi! Mais malgré tout on doit admettre que les paysans français ne font pas pour la plupart étalage de toilettes extravagantes.

La disparition des coiffes, qui devient de plus en plus accentuée, marque une étape importante dans l'histoire des paysannes. Avec elles, s'en vont aussi les sabots et la blouse bleue, et les mœurs simples... ; Mais espérons, cependant que le temps n'effacera pas de sitôt tous ces traits gracieux de la vieille France paysanne!

Après la simplicité, la gaité semble être la note dominante des habitants de la compagnie. "Le paysan, écrivait Babeau (Le Village, 370) à la fin du siècle dernier, avait un fond d'inaltérable gaité, qui tenait à son caractère. Un publiciste écrivait déjà en 1763 que "le Français se livre à la joie, même au sein de la misère".

Un autre en 1728 nous montre des groupes de paysans et de paysannes se visitant les jours de dimanche et de fête, allant de compagnie à la foire et au marché et s'assemblant le soir pour se réjouir, pour danser, et pour manger le fruit de la châtaigne".

"En Auvergne, dit Fléchier, dès que le printemps est arrivé... l'on ne voit pas une rue, ni une place publique qui ne sont pleins de danseurs. (1856 *ibid.*)

(à suivre)

NOUVELLE EMISSION**\$130,000.00****“LES URSULINES DE GASPE”**

Intérêt 5½ %; Echéance 1927 à 1934

“LES URSULINES DE GASPE” viennent d'acheter à Gaspé, où se trouve le nouveau siège épiscopal de ce diocèse une propriété importante sur laquelle elles sont à ériger une bâtisse qui leur servira de Monastère pour la communauté, d'Ecole Normale et d'Ecole Ménagère pour les besoins de l'éducation dans cette partie de la province.

La fondation de cette institution est approuvée par Monseigneur l'Evêque de Gaspé et offre la garantie morale d'une institution diocésaine qui de plus reçoit une subvention spéciale du gouvernement de la province de Québec. Le fonctionnement de ces deux écoles sera sous la direction immédiate de Sa Grandeur Monseigneur l'Evêque de Gaspé.

Pour compléter les travaux de construction et d'aménagement de l'édifice de longueur par 56 pieds de largeur, avec cinq étages, le tout complètement à l'épreuve du feu, “LES URSULINES DE GASPE” ont besoin d'une somme de CENT TRENTE MILLE DOLLARS (\$130,000.00) qu'elles désirent faire souscrire par le public sous la forme d'une émission d'obligations garanties par *première hypothèque* sur leurs propriétés. Ces obligations divisées par coupures de \$100 à \$500, sont datées du 1er juin 1924, portent intérêt à cinq et demi pour cent (5½%) par an payables semi-annuellement les premiers décembre et juin de chaque année et sont remboursables de 1927 à 1934, quant au capital.

Comme “LES URSULINES DE GASPE” ont chargé notre maison de faire souscrire cet emprunt dont les garanties sont de tout premier ordre, nous invitons nos clients et le public en général à nous transmettre aussitôt que possible leurs commandes de souscription, attendu que ce placement sûr et rémunérateur devra s'enlever rapidement.

PROVINCIAL SECURITIES LIMITED

J.-M. MacKay, M. D., président; Hon. Ad. Turgeon, vice-président. J.-H. Boisvert, N. P., Directeur-gérant.

105 COTE DE LA MONTAGNE,**Tél. 6377****QUEBEC**

Jules Gauvin

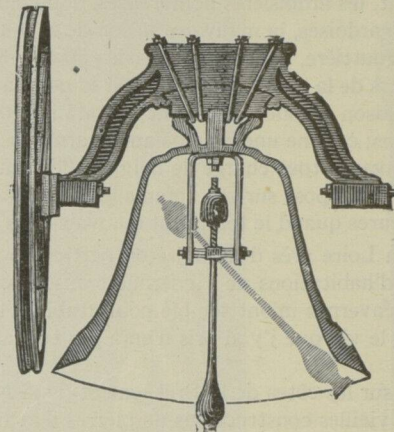
IMPORTATEUR DE NOUVEAUTES**Représentant: HARDES FAITES****“SEMI-READY”**

Spécialité : CONFECTION pour
Hommes, Femmes et Enfants.

183 rue ST-JOSEPH, :: QUEBEC

Téléphones: 6540 et 6541

Maison fondée en 1894

C. Emile Morissette *Limitée***ENTREPRENEURS GENERAUX****Manufacturiers et marchands de bois****Importateurs et monteurs de cloches**

Depuis 1913 nous coulons ici, à Québec, des cloches depuis
50 livres jusqu'à 300 livres. Au-delà de 250 de ces
cloches sont installées au pays.

236, LATOURELLE, - - QUEBEC.

Téléphones 1019-1809-3452m

MAGASIN FASHIONABLE

Lepinay Limitée

(Ci-devant DONOHUE)

Importateurs de hautes nouveautés

188 à 198, RUE ST-JEAN, QUEBEC.
Tél. 885 et 6598.

ED. BOISSEAU PICHER

NOTAIRE

ARGENT A PRETER SUR HYPOTHÈQUE EN VILLE
ET A LA CAMPAGNE.—ARGENT A PRETER
AUX FABRIQUES ET AUX MUNICIPALITÉS
—ORGANISATIONS DE COMPAGNIES
A FONDS SOCIAL.

BLOC MORIN, 111 Côte de la Montagne
QUEBEC TEL. 116

Tél. 5003

J.-A. LESAGE

COURTIER

140, rue St-Pierre - - - Québec

Tél. 2153

Dr ALPHONSE DION

CHIRURGIEN-DENTISTE

24, côte du Palais, - - - QUEBEC
Heures de bureau: 9 à 12 hrs a.m.; 2 à 5 hrs p.m. et 7 à 8
hrs p. m.

Tél. 7196

HECTOR LAFERTE

AVOCAT, C.R., M.P.P.

14, rue St-Pierre, :-: :-: :-: Québec

INSTITUT J. THOMAS

25, RUE ST-STANISLAS

Tél. 7490. (Bloc Lavigreur & Hutchison)

Préparation pour brevets, pour bureaux; Anglais,
Français, Sténographie, Clavigraphie, etc.

Tél. 3759. 377, RUE ST-JEAN, QUEBEC.

LA GALVANOPLASTIE CANADIENNE Limitée
"CANADIAN ELECTROPLATING WORKS LTD."

Dorure, Argenture, Nickelage, Cuivrage, Galvanisation,
Bronzage, Soudure.

CHRETIEN & GABOURY
HORLOGERS ET BIJOUTIERS

377, Rue St-Jean, :-: :-: :-: :-: Québec.

LS-Ph. Morin, L.A.C.G.A. L.-Eug. Barry, L.A.C.G.A. Léon Côté, C.A.

MORIN, BARRY & COTE

COMPTABLES LICENCIES, SYNDICS AUTORISES

Comptabilité, Vérification, Arbitrage, Liquidation,
Organisation, Direction

Représentant de: The Shaw Correspondence School, Toronto
116, COTE DE LA MONTAGNE, - - - QUEBEC

Arthur Picard TEL. 1239w. J.-M. Gaudry

O. PICARD & FILS, Enr.

ENTREPRENEURS
PLOMBIERS & ELECTRICIENS.

199, RUE ST-JEAN, :-: :-: QUEBEC

Tanguay & Chênevert

ARCHITECTES

20½, RUE D'AIGUILLON - - - Québec
Tél. 1466.

5% ou 6½%

Nous avons toujours en mains un excellent
choix d'obligations municipales, scolaires et d'utili-
tés publiques.

Nous recommandons spécialement La Corpo-
ration d'Énergie de Montmagny, de 1929, à 1931
à 6½%.

Le Crédit Industriel, Limitée

103, RUE ST-PIERRE, QUEBEC

J.-A. Fugère, gérant. Tél. 7750-7751.

Tél. 430.

Bernier, de Billy & Dorion

AVOCATS

111, côte de la Montagne, - - - Québec

Arthur Fitzpatrick, C. R.
Onésime Gagnon, L.L.L.

Maurice Dupré, C. R.
Charles Parent, LL. B.

Fitzpatrick, Dupré, Gagnon & Parent

AVOCATS

111, côte de la Montagne - Québec Tél. 212.

HENRI POULIOT

NOTAIRE

Courtier en immeubles et en placements, Administrateur
de successions. Organisation de compagnies, etc.

Bureau: 70, de la Couronne ou 215, rue St-Joseph,
Immeuble de Myrand & Pouliot (Limitée)

Résidence: 88, rue Fraser, Tél. Bureau: 2840. QUEBEC

Tél. 4145.

HELIODORE LABERGE

ARCHITECTE

103, RUE ST-JEAN - - - - - QUEBEC

Tél. Bureau, 2993-w. Rés. 1747-w, 83 D'Auteuil.

PAUL FONTAINE

L. L., L. Ph. D.S.P.

AVOCAT

111, côte de la Montagne - - - - - QUEBEC

S.-JULES LARUE

NOTAIRE

et agent d'immeubles, Achats et ventes de propriétés,
placements.

Edifice de la Banque Nationale, rue St-Pierre, QUEBEC

Vos yeux sont en sûreté sous mes soins.—J.-A. McCLURE, O.D., 109 rue St-Jean.

**UNE CAMPAGNE
qui fait son chemin**

Le Fromage Canadien

EST AUJOURD'HUI EN GRANDE DEMANDE PAR NOS MÉNAGÈRES

Dans tous les foyers de la Province l'on devrait lui ménager une place dans le menu quotidien.

PARCE QUE

C'est un aliment :

1° Economique

2° Appétissant et

3° Nutritif

Sur toutes nos tables, l'on voit du beurre, mais très rarement du fromage ; toutefois, celui-ci est beaucoup plus nourrissant que celui-là. Pourquoi en exclure le meilleur ?

Dans les pays d'Europe, et notamment en France, le fromage est un aliment qui accompagne toujours le pain et le vin. Pourquoi ne pas nous habituer à faire un plus grand usage de fromage?—quant au vin, il fait son chemin.

Nous avons la réputation d'être de gros mangeurs de viande. Aussi, avant l'âge mûr, bon nombre sont-ils déjà dyspeptiques. Pourquoi ne pas remplacer les viandes presque toujours difficiles à digérer par de bons fromages tout aussi nourrissants et beaucoup plus légers ?

Il y a vingt-cinq façons d'apprêter le fromage. Demandez un manuel de recettes et menus au Ministère de l'Agriculture, à Québec, et l'on se fera un plaisir de vous l'adresser gratuitement.

L'ASSOCIATION DES MARCHANDS DÉTAILLANTS DU CANADA

PROVINCE DE QUÉBEC

CANADA